



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

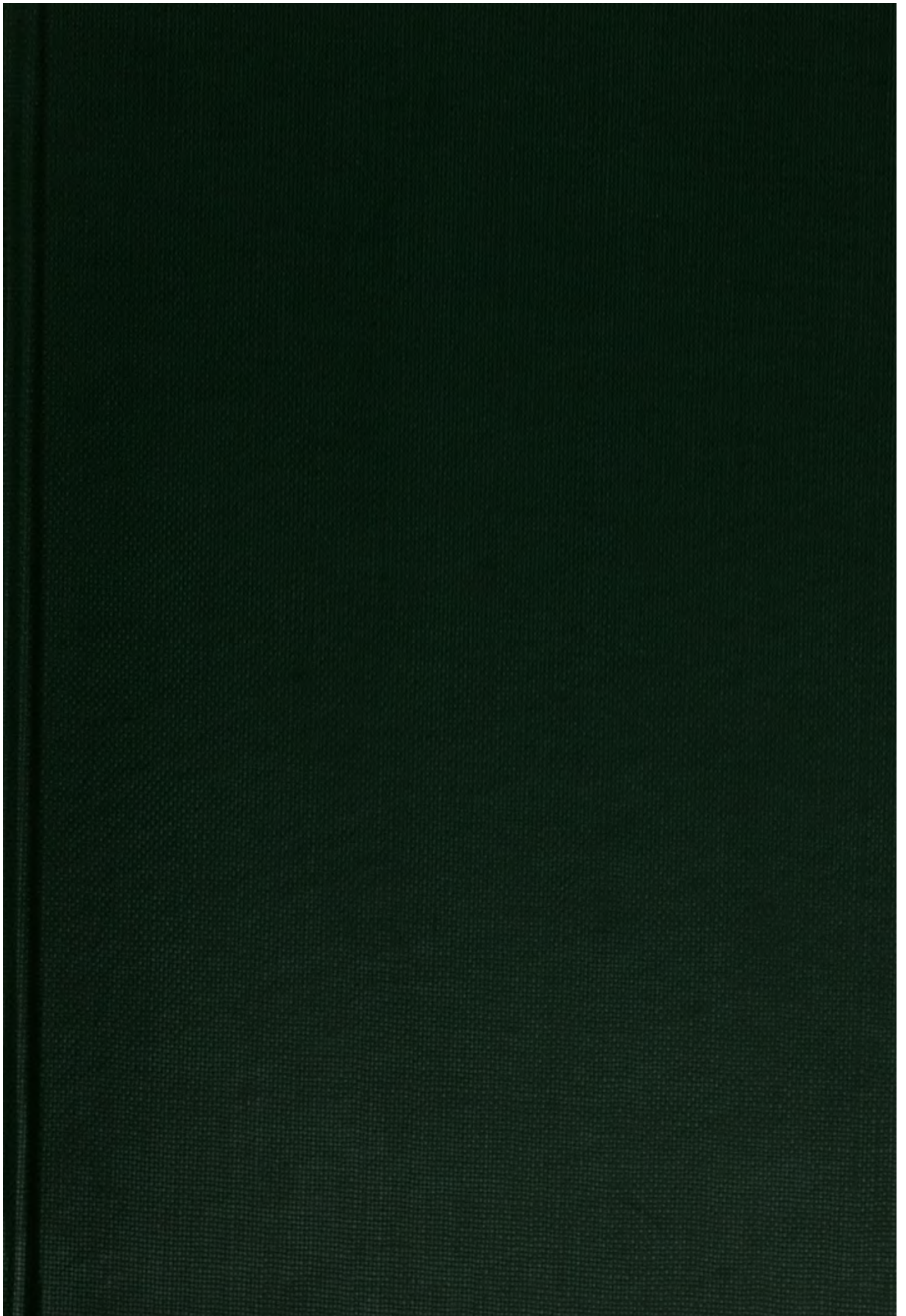
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



1/Q 7456 A.1



~~AS 5( A. 1 (4)~~







LA  
COMTESSE DE SOMERIVE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ,  
le 20 avril 1872.

Reprise sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 23 mars 1874.

CALMANN LÉVY ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18

- L'ANGE DE MINUIT, drame en cinq actes.  
AUX CROCHETS D'UN GENDRE, comédie en quatre actes.  
LE BOUT-DE-L'AN DE L'AMOUR, comédie en un acte.  
LES BREBIS GALEUSES, comédie en quatre actes.  
CENDRILLON, comédie en cinq actes.  
LE CHEMIN DE DAMAS, pièce en trois actes.  
LE CHIC, comédie en trois actes.  
LA COMTESSE DE SOMERIVE, pièce en quatre actes.  
UNE CORNEILLE QUI ABAT DES NOIX, comédie en trois actes.  
LE CRIME DE FAVERNE, drame en cinq actes.  
LES DEMOISELLES DE MONTFERMEIL, comédie en trois actes.  
LE DÉMON DU JEU, comédie en cinq actes.  
DIANAH, comédie en deux actes.  
UN DUEL CHEZ NINON, comédie en un acte.  
LES ENFANTS DE LA LOUVE, drame en cinq actes.  
LES FAUSSES BONNES FEMMES, comédie en cinq actes.  
LES FAUX BONSHOMMES, comédie en quatre actes.  
LE FEU AU COUVENT, comédie en un acte.  
LES FILLES DE MARBRE, comédie en cinq actes.  
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.  
L'HÉRITAGE DE M. PLUMET, comédie en quatre actes.  
L'INFORTUNÉE CAROLINE, comédie en trois actes.  
LES IVRESSES OU LA CHANSON DE L'AMOUR, comédie en quatre actes.  
LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR, opéra-comique en un acte.  
LES JOCRISSES DE L'AMOUR, comédie en trois actes.  
MALHEUR AUX VAINCUS, comédie en cinq actes.  
MANON LESCAUT, drame en cinq actes.  
UN MÉNAGE EN VILLE, comédie en trois actes.  
LE MÉNÉTRIER DE SAINT-WAAST, drame en cinq actes.  
MIDI A QUATORZE HEURES, comédie en un acte.  
UN MONSIEUR QUI ATTEND DES TÉMOINS, comédie en un acte.  
LE PAPA DU PRIX D'HONNEUR, comédie en quatre actes.  
PARIS VENTRE A TERRE, comédie en trois actes.  
LE PIANO DE BERTHE, comédie en un acte.  
QUAND ON VEUT TUER SON CHIEN, comédie en un acte.  
LE ROMAN D'UNE HONNÊTE FEMME, comédie en trois actes.  
LE SACRILÈGE, drame en cinq actes.  
LES SCANDALES D'HIER, comédie en trois actes.  
LA VIE DE BOHÈME, comédie en cinq actes.  
UN VILAIN MONSIEUR, vaudeville en un acte.

LA COMTESSE  
DE  
SOMERIVE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE & M<sup>ME</sup> DE PRÉBOIS



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1878

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés



## PERSONNAGES

	GYMNASÉ	VAUDEVILLE
LE COMTE DE SOMERIVE....	MM. PUJOL.	MM. PARADE.
LE DUC DE MIRANDAL.....	LANDROL.	GOUDRY.
HENRI DE KERDREN.....	VILLARAY.	ABEL.
LE MARQUIS DE CÉSERANE.	MURRAY.	GEORGES.
VALENTIN.....	VALOT.	JACQUIER.
ALIX.....	Mmes PIERSON.	Mmes JULIA BARTET.
MADAME VALORY.....	FROMENTIN.	JUDITH.
LUCIENNE.....	VANNOY.	MARIE LAURE.
LA MARQUISE.....	ANGELO.	H. NEVEUX.
CLAUDINE.....	LEDANOIS.	GÉRARD.

A la campagne, de nos jours.

---

### NOTE POUR LA PROVINCE

S'adresser pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. AMBROISZ,  
régisseur du théâtre du VAUDEVILLE.

---



LA  
COMTESSE DE SOMERIVE

---

ACTE PREMIER

Un salon de campagne très-élégamment meublé et ouvrant sur un parc.

---

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, puis UN DOMESTIQUE, et peu après ALIX.

Claudine, un instant seule, met de l'ordre dans le salon.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Mademoiselle Claudine, voici ce que vient d'apporter le facteur.

Il lui donne des lettres et des journaux.

CLAUDINE.

Donnez, je m'en charge. (Le domestique sort. — Claudine faisant le triage des lettres.) « Monsieur le marquis de Céserane, ma-  
» dame de Céserane, madame la marquise de Céserane,  
» monsieur Valentin, valet de chambre ; mademoiselle  
» Alix Valory. » (Apercevant Alix qui entre.) Ah ! mademoi-

selle, voilà justement une lettre pour vous. Elle vient de loin.

ALIX, vivement.

C'est de ma mère ? (Lisant la suscription.) Oui, c'est d'elle...

Elle est comme suffoquée et se laisse tomber sur un fauteuil.

CLAUDINE.

Eh bien ! eh bien ! mademoiselle, est-ce que vous allez tomber en pâmoison ?

ALIX, se relevant, riant et pleurant à la fois.

Oh ! il n'y a pas de danger. (Embrassant la lettre et la décachant en même temps.) Chère lettre, t'ai-je appelée ? (Elle veut lire, les larmes obscurcissent ses yeux.) Mais je n'y vois plus, il faut que vous me la li... (Elle tendait la lettre, elle la retire, par réflexion.) Non, ça ne serait pas la même chose. (Après avoir essuyé ses larmes, lisant :) « Quelques mots seulement, mon enfant » bien-aimée, les derniers, je l'espère, que je t'adresserai » de ce lointain pays où, depuis quelques mois, je souffre » si cruellement d'une séparation que j'ai dû m'imposer. » (S'interrompant.) Pauvre mère ! « Je ne précise pas » encore le jour où je m'embarquerai. Il se peut que ce » soit demain ; et, dans ce cas, j'arriverais presque en » même temps que ma lettre. Comprends-tu ma joie ? » Si je la comprends ? « Je ne m'arrêterai pas un seul instant à Paris. » Je l'espère bien. « Oh ! que je voudrais » avoir des ailes pour arriver plus vite dans ce bienheureux » château de Juvisy, et pouvoir remercier enfin à deux » genoux, cette belle providence, qui se nomme marquise de Céserane et lui répéter mille fois que ma vie » tout entière ne sera pas suffisante pour m'acquitter de » ce qu'elle a fait pour ma fille chérie. » (Mangeant la lettre de baisers.) Oui, oui, tu as beau dire et beau faire, va... tu ne m'aimeras jamais autant que je t'aime ! Ah ! ma bonne Claudine ! que je suis heureuse. (Remarquant sa tristesse.) Com-

ment! c'est ainsi que vous partagez ma joie? vous êtes encore gentille!

CLAUDINE.

Ah! mademoiselle, c'est que dans ce retour, je ne vois qu'une chose, moi, c'est que vous allez bientôt quitter ce château où tout le monde vous regrettera.

ALIX.

Mais... croyez-vous donc, Claudine, que je n'aurai pas moi-même le cœur bien gros en m'éloignant d'ici? Pourrai-je oublier jamais les deux mois passés ici auprès de la marquise de Céserane si bonne, de son mari si indulgent! auprès de... (S'arrêtant tout à coup.) Mais s'il me fallait dire les noms de tous ceux que je regretterai dans ce château... Claudine, je veux annoncer le retour de ma mère à madame de Céserane. Voyez si elle peut me recevoir.

CLAUDINE.

Oh! mademoiselle, madame la marquise est sortie il y a une heure, en calèche, avec monsieur le marquis, pour aller à la gare. Ils vont chercher des voyageurs.

ALIX.

Des voyageurs! Qui donc?

CLAUDINE.

Ah! je l'ignore, mademoiselle. (Écoutant.) Tiens, on dirait le pas d'un cheval sur le sable de l'allée.

ALIX.

Vous vous trompez! Il est bien trop matin pour une visite.

CLAUDINE, regardant dehors.

Aussi, n'est-ce pas un visiteur, mais l'un des amis dont vous parliez.

ALIX.

Qui donc ?

CLAUDINE.

C'est monsieur de Kerdren.

ALIX, vivement.

Monsieur de Kerdren !

CLAUDINE.

Oh ! c'est bien lui ! Je vais veiller à ce que l'on ait  
soin de son cheval.

Elle sort par la droite. Henri paraît au fond.

## SCÈNE II

ALIX, HENRI DE KERDREN.

ALIX, allant à lui.

Ce n'est rien de fâcheux qui vous amène si tôt ?

HENRI.

Rien de fâcheux, non, mademoiselle ; c'est tout simplement une gaité de mon cheval. Il est jeune, et, une fois en pleine campagne, les senteurs printanières lui montent au cerveau sans doute, il a pris tout à coup un temps de galop furieux.

ALIX.

Et vous n'avez pas pu le calmer ?

HENRI, souriant.

Mon Dieu, non.

ALIX.

Vous ne lui avez donc pas rendu la main ? On rend la main !

HENRI, de même.

Mais je la lui ai rendue... je lui ai même rendu toutes les deux, et néanmoins il a poursuivi sa course folle du côté du château... Oh! il ne s'est pas trompé... il a même pris le plus court.

ALIX.

Dame, il connaît le chemin.

HENRI.

Aurait-il dû l'oublier?

ALIX, un peu hon'euse.

Oh!

HENRI.

Il est vrai que, depuis deux mois, il est venu ici tous les jours!...

ALIX, étourdiment.

Excepté hier...

HENRI.

Excusez-le, il était de service avec moi à l'état-major.

ALIX, confuse.

Vous avez manqué une cérémonie bien touchante.

HENRI.

Quelle cérémonie?

ALIX.

Mais l'inauguration de la nouvelle église de Juvisy, incendiée il y a quelques mois et réédifiée grâce à la munificence de notre voisine la douairière de Mirandal? Voyons! vous connaissez bien la duchesse de Mirandal?

HENRI.

Oui, oui, je la connais.

ALIX.

Alors on le dit; on fait un geste, un signe, mais vous pensez à autre chose.

HENRI, souriant.

Moi ! par exemple... vous avez donc changé votre coiffure ?

ALIX.

Oui... on trouve que celle-ci me va mieux ! Est-ce qu'elle vous déplaît ?

HENRI.

Est-ce que quelque chose me déplaît en vous ?

ALIX, souriant.

Ah ! c'est un compliment ! je ne les aime pas, et si vous continuez à vous moquer de moi, je n'oserai plus vous dire que c'est votre très-humble servante qui a eu, dans cette mémorable cérémonie, l'insigne honneur de quêter pour les pauvres.

HENRI.

Vous, en vérité ?

ALIX.

Oh ! bien malgré moi, je vous assure ; l'idée de traverser l'église sous tous ces regards attachés sur moi m'effrayait à un point... Cela me rappelait le jour de mon arrivée ici... Je me vois encore, tombant tout à coup au milieu des éblouissements de cette fête que donnait justement ce jour-là madame de Céserane ; on m'avait chiffonné une toilette à la hâte, et Dieu sait si cette toilette-là était faite pour me donner l'aplomb qui me manquait ; ma robe était trop longue, et je marchais dessus ; le corsage, trop large, avait été ajusté au dernier moment avec le secours de la pelote, et chaque mouvement que je faisais m'éclairait douloureusement sur les diverses

positions qu'occupaient les maudites épingles... Tout conspirait contre moi, tout, jusqu'à ma pauvre couronne de bluets qui voulait obstinément descendre sur mon pauvre nez. Je ne savais où me fourrer. Un moment je m'étais cru sauvée; la marquise venait de me présenter à deux dames de ses amies, et, assise entre elles, je me trouvais comme submergée au milieu des flots de gaze et de dentelles. Mais, hélas, aux premiers accords de l'orchestre, les flots se retiraient et je restais seule et échouée sur le divan désert. Jamais, depuis le départ de ma mère, je n'avais si cruellement senti mon isolement. Oh! comme j'avais envie de pleurer. C'est alors que vous êtes venu vous asseoir à côté de moi... vous aviez eu pitié de mon infortune, n'est-ce pas ?

HENRI.

Mais non.

ALIX.

Quand je pense que vous avez eu le courage de me faire valser devant tout le monde ! oh ! c'était vraiment de l'héroïsme ! avec cela que je valsais pour la première fois, si bien que la tête m'a tourné tout de suite et que sans vous je tombais, et que je me tuais peut-être. (Souriant.) Qui sait si je ne vous dois pas la vie ?

HENRI, de même.

C'est vrai, et je n'ai pourtant pas quêté de récompense... mais, à propos, avec qui donc avez-vous quêté hier ?

ALIX.

Je ne vous l'ai pas dit ? C'est avec le duc de Mirandal.

HENRI, vivement.

Il est donc encore dans le pays ?

ALIX.

Mais il n'a pas été question du tout de son départ. Il



paraîtrait même qu'il fait sa conversion ici. Madame la douairière ne parle que de cela à tout le monde. Elle assure que son fils a été touché de la grâce.

HENRI, ironiquement.

De la grâce de qui ?

ALIX.

Ne riez pas. L'existence qu'il mène ici est, à ce qu'il paraît, bien différente de celle qu'il menait à Paris. Il assiste aux offices, il est levé avant l'aurore.

HENRI, de même.

Comme tout homme vertueux, ou qui aspire à le devenir.

ALIX.

Un certain jour, on l'a rencontré avant six heures du matin, rêvant sous les murs du château, un livre à la main.

HENRI.

Était-ce un bréviaire ? Vous devez le savoir, puisque vous êtes si bien au courant de la vie édifiante de monsieur de Mirandal.

ALIX.

Ah ! permettez ! je ne fais que répéter ce que l'on m'a dit.

HENRI, ironiquement.

Vous a-t-on dit aussi le chiffre de sa fortune ?

ALIX.

Trois cent mille livres de rentes, je crois.

HENRI.

Oui... et des centimes.

ALIX, avec une satisfaction malicieuse.

Décidément vous n'aimez pas monsieur de Mirandal.

HENRI.

Certes.

ALIX, hypocritement.

Pourquoi?

HENRI.

Parce que je le déteste!... parce que tout en lui me déplaît, depuis sa façon d'entrer dans un salon jusqu'à sa façon d'en sortir : ce monsieur ne s'assoit pas dans un fauteuil, il y tombe! Il rit à tort et à travers, et quand il parle à une femme, c'est toujours trop haut ou trop bas... On dirait qu'il n'a qu'une ambition : celle de paraître un homme mal élevé!... Le plus curieux, c'est que des hommes éminents l'avalent et le digèrent avec une complaisante indulgence, et que les femmes du meilleur monde daignent lui faire l'honneur de goûter ses plaisanteries. On dit : c'est un fou! c'est son absolution, et tout le monde la lui donne, et vous la lui avez donnée vous-même sans doute, ce jour où il a eu l'impardonnable inconvenance de vous tenir pendant une heure dans l'embrasement d'une fenêtre.

ALIX.

Que me disait-il donc? je ne m'en souviens plus... Ah! si, il me racontait un épisode terrible auquel il avait été mêlé lors de son voyage au Japon en qualité de secrétaire d'ambassade.

HENRI.

Bien vrai?

ALIX.

Ah!

HENRI.

Pardonnez-moi, mais je suis jaloux... Vivement sur un mouvement

d'Alix.) de votre amitié, et en vous voyant si attentive et si émue...

ALIX.

Vous savez maintenant ce qui causait mon émotion, vous n'en voudrez donc plus à monsieur de Mirandal ?

HENRI.

Non.

ALIX, souriant.

Ainsi cela vous avait fait quelque chose ?

HENRI, tendrement.

Oui.

ALIX.

Cela n'arrivera plus.

HENRI.

Chère enfant.

ALIX, changeant de ton.

Mais vous me donnerez pour mes pauvres comme si vous aviez assisté à notre solennité et entendu madame de Céserane jouer de l'orgue.

HENRI.

Oui ; mais comme je suis pris au dépourvu, il faudra que vos protégés pardonnent à la modicité de mon ofrande.

Il vide sa bourse dans les mains d'Alix.

ALIX, joyeuse.

Mais c'est une moisson !... (Montrant les jaunets) et une moisson mûre... (Avec un petit cri.) Ah ! une pièce vient de rouler sous la table.

HENRI, qui a mis un genou en terre devant Alix qu'il regarde.

Je ne la vois pas.

ALIX, émue et embarrassée.

Ce n'est pas étonnant, vous regardez le ciel.

HENRI.

C'est vrai.

ALIX.

Ah! la voilà!

Elle se baisse et ramasse la pièce. Dans ce mouvement les lèvres du jeune homme effleurent ses cheveux. Alix se recule un peu, mais Henri la saisit dans ses bras.

HENRI, avec passion.

Alix! je vous adore!

CLAUDINE, accourant.

Monsieur de Kerdren!... monsieur de Kerdren!... Voici le marquis et la marquise de Céserane qui descendent de voiture... Ils amènent avec eux monsieur de Somerive et sa fille.

HENRI, à part, avec un cri étouffé.

Lucienne!!!

ALIX, très-émue aussi de son côté.

Je ne suis pas présentable, je me sauve, à bientôt! (A part, en sortant et regardant Henri.) Ah! que je suis heureuse!

Elle disparaît.

HENRI, à part, accablé.

Lucienne!... j'ai pu l'oublier.

## SCÈNE III

HENRI, SOMERIVE, CÉSERANE.

CÉSERANE, du fond, à Henri.

Tiens, tu es au château, toi?

HENRI, troublé.

Oui, une inspiration d'en haut! (Allant à Somerive.) J'apprends à l'instant votre arrivée, mon cher comte.

Il regarde au fond.

SOMERIVE, donnant son sac de voyage à Claudine qui l'emporte.

Vous cherchez Lucienne? Patience, elle viendra tout à l'heure.

CÉSERANE.

Elle est avec ma femme qui s'occupe de son installation, car n'ayant pas été prévenus...

SOMERIVE.

Mon Dieu! mon départ de Vienne a été si précipité que je n'ai pu écrire à personne.

CÉSERANE.

Seriez-vous en brouille avec la cour d'Autriche?

SOMERIVE.

Non, je suis tout simplement nommé à un autre poste; et, figurez-vous que j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir du ministre une quinzaine de jours pour aller régler quelques affaires à Paris. Seulement, arrivé là, j'ai reconnu que mon hôtel était inhabitable. Les ouvriers y sont pour un mois encore. Alors, ma foi, l'idée m'est venue d'amener Lucienne ici.

CÉSÉRANE, gaiment.

Et c'est une crâne idée que vous avez eue là. Ah! mon cher ami! vous avez jeté ma femme dans le ravissement; car, ma parole d'honneur! c'est du fanatisme qu'elle a pour sa charmante cousine.

SOMERIVE, regardant la pendule.

Est-ce que vous allez comme le chemin de fer?

CÉSÉRANE.

Oui; pourquoi?

SOMERIVE.

Eh! parbleu! parce qu'il faut que je file sur Paris par le premier train.

HENRI.

Comment, vous nous quittez déjà?

SOMERIVE.

Il le faut bien. Quinze jours sont si vite passés, et j'ai tant d'affaires à conclure, des intérêts si chers à régler, et en première ligne le mariage de Lucienne et d'Henri, car je serais bien désireux que les bases en fussent régulièrement établies avant mon départ; les bans une fois publiés, je retournerai à mon poste, et, le grand jour arrivé, ce serait bien le diable si monsieur le ministre ne me permettait pas de venir signer au contrat de ma fille.

CÉSÉRANE.

Pardon, mon cher comte, mais d'après ce que je viens d'entendre, il paraîtrait que les difficultés qui avaient jusqu'ici retardé le mariage de Lucienne, sont aussi aplanies.

SOMERIVE.

Oui, grâce à mon notaire, homme habile qui, s'armant d'un précédent, a obtenu de passer outre par un acte le-

gal constatant l'impossibilité où nous sommes de produire toutes les pièces exigées. Une jeune fille en se mariant doit justifier du consentement de ses père et mère, ou du moins fournir leur acte de décès. De ces deux formalités une seule pouvait être remplie, celle relative à mon consentement qui, d'avance, était acquis à Lucienne. Donc, de mon côté nul empêchement. Du côté de sa mère, obstacle difficile à surmonter au contraire, puisque toutes mes recherches pour découvrir sa retraite ou... sa tombe, étaient restées infructueuses, depuis le jour où, rentrant joyeux dans ma demeure, je n'y ai plus trouvé que l'enfant sans sa mère! N'oubliez pas que Lucienne ne sait rien de toutes ces misères; elle a toujours cru et elle croit encore que sa mère est morte. (S'animant.) Oui, par amour pour mon enfant, j'ai dû laisser cette auréole menteuse à la misérable, pour que la pauvre petite abandonnée pût au moins prononcer son nom dans ses prières.

CÉSÉRANE, lui prenant la main.

Prières qui achèveront l'œuvre d'expiation commencée ici-bas, car... elle est peut-être bien malheureuse à cette heure.

SOMERIVE.

Mais je crois, Dieu me pardonne, que vous la plaignez?

CÉSÉRANE.

Ne la plaindriez-vous pas aussi, si elle était morte?

SOMERIVE.

Morte? Elle! oh! il n'y a pas de danger, soyez tranquille. La mort sait choisir ses victimes; ce qu'il lui faut, c'est la fille honnête, seul espoir, unique consolation des siens; c'est la mère de famille dont le labeur pénible, incessant, assurait la vie de l'enfant au berceau; ce qu'il

Lui faut, c'est le savant utile à la science, le soldat utile au pays ; c'est la pureté, l'honneur, le talent, la jeunesse. Pour le reste, elle attend ! Ceux que le sort n'a pas frappés appellent gravement cela « les décrets impénétrables de la Providence ! » (Avec un rire étrange.) Ah ! oui ; impénétrables !... Oh ! la malheureuse ! Il y a vingt ans de cela et il me semble que c'est hier, et pourtant c'est bien long, vingt ans.

CÉSERANE, bas.

Voici Lucienne !

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, LUCIENNE, LA MARQUISE  
DE CÉSERANE.

LA MARQUISE, entrant et jetant Lucienne à Henri.

Tenez, la voilà ; ne me maudissez plus.

HENRI, avec un empressement forcé.

Vous avez bien tardé, en effet, ma chère Lucienne.

LUCIENNE, souriant.

Votre chère Lucienne?... Toujours? Vraiment?

Henri lui embrasse la main.

LA MARQUISE, donnant une dernière retouche à la coiffure de Lucienne.

Il fallait réparer le désordre de la route, et ce n'était pas une petite affaire.

HENRI, contraint et embarrassé pendant tout ce qui suit : à Lucienne.

Vous êtes donc devenue coquette?



LUCIENNE.

Dame, un peu. (Designant la marquise.) Caroline affirme que c'est un mal nécessaire.

HENRI, à madame de Césérane.

Est-ce là vraiment la morale que vous prêchez, marquise ?

LA MARQUISE.

Mais oui, sans compter que, selon moi, cette morale-là en vaut bien une autre. Ah ! c'est que nous vous connaissons, beaux masques, (A son mari.) nous savons quelle large place la vanité tient dans votre cœur.

HENRI.

Oh ! madame.

LA MARQUISE, à Henri.

Taisez-vous, vous ne valez pas plus cher que les autres, et ce que vous aimez le mieux dans la sainte, c'est la chasse.

CÉSÉRANE, riant, à Henri.

Eh bien, mon cher ami, cette conviction de madame me coûte par mois, de six à dix mille francs de chiffons et de dentelles.

LA MARQUISE.

Plaignez-vous donc.

Elle l'embrasse.

CÉSÉRANE, imitant le bruit des deux baisers.

Voilà ! et elle se croit quitte.

Pendant cette scène, Lucienne est venue s'asseoir sur le canapé à gauche.

Henri est allé près d'elle.

SOMERIVE, tirant sa montre.

Ah ! ma chère Caroline, je ne vous ai pas encore dit le grand service que j'attends de votre amitié.

LA MARQUISE.

Un service ! dites vite.

Ils forment un groupe à droite.

LUCIENNE, à Henri.

Savez-vous, mon cher Henri, qu'il y a plus de six mois que nous ne nous sommes vus. Vous ont-ils paru aussi longs qu'à moi ?

HENRI, embarrassé.

En doutez-vous ?

LUCIENNE.

Non, je n'ai pas douté de vous, mon ami, et c'est bien un peu cette confiance qui faisait ma force et me donnait du courage. Ah ! j'en avais besoin. J'ai compté bien des heures où je sentais la patience m'échapper, des heures où je m'insurgeais contre cet obstacle placé entre le bonheur et moi, car enfin, puisque nous nous aimions, puisque nous étions fiancés, pourquoi ces lenteurs dont on n'a jamais dit la cause ? (Changeant de ton.) Allons, voilà que je vais récriminer, aujourd'hui que je vous revois et que je suis si heureuse de vous revoir.

HENRI, ému.

Vous êtes bien toujours ce qu'il y a de meilleur au monde.

LUCIENNE.

Je savais par la lettre de ma cousine que vous veniez souvent ici, et, dans ma pensée, je vous voyais tous deux assis dans ce salon ou dans les allées du parc, et causant quelquefois de l'absente qui parlait si souvent de vous.

SOMERIVE, se levant.

Ainsi, chère Caroline, voilà qui est bien convenu ?

CÉSERANE, qui assistait à l'entretien.

Oui, la marquise et moi nous nous chargeons de tout en votre absence.

LA MARQUISE.

A commencer par le trousseau; vous serez content de vos fondés de pouvoir, et pour faire prendre patience à cette chère petite, (Elle désigne Lucienne.) nous allons lui faire faire connaissance avec une charmante jeune fille... (A Henri.) N'est-ce pas qu'elle est charmante, ma protégée?

HENRI, troublé.

En effet!...

LA MARQUISE.

Oh! on dirait vraiment que vous avez de la peine à en convenir.

VALENTIN, entrant, à Somerive.

L'heure du train approche, je viens en avertir monsieur le comte.

SOMERIVE.

Merci! merci!

Valentin sort.

CÉSERANE.

Vous attendra-t-on pour dîner?

SOMERIVE.

Non, mon ami; ni aujourd'hui, ni demain; je viendrai dès que je serai libre. Allons, au revoir, mes amis. (A Lucienne.) Adieu, mon enfant.

LUCIENNE, tristement.

Ah! que voilà un mot que j'ai entendu souvent.

SOMERIVE.

Lucienne!

LUCIENNE, l'embrassant.

Cher père.

SOMERIVE, dont Céserane prend le bras, à Henri.

Henri, ne nous accompagnez-vous pas jusqu'au bout du parc?

HENRI.

Pardonnez-moi, je vous suis. (A part, en sortant.) Mon Dieu ! quelle horrible situation !

Tous trois sortent.

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins SOMERIVE, CÉSERANE  
et HENRI.

LA MARQUISE.

Ah çà, mais Alix ne descend donc pas ce matin ? Elle se sera enfermée chez elle, je gage, en entendant venir nos visiteurs, la petite peureuse. Tu verras que nous ne l'avons pas flattée ; la pauvre enfant, sa vie est déjà un petit roman.

LUCIENNE, à la marquise.

C'est en Touraine, chez madame Duplessy, je crois, que tu l'as connue ?

LA MARQUISE.

Oui ; cette dame s'était engagée à la garder près d'elle jusqu'au retour de sa mère qui avait dû entreprendre un assez long voyage ; étant tombée dangereusement malade, elle me fit part de ses craintes au sujet de cette jeune fille et me légua, par avance, le précieux dépôt qui lui avait été confié. Quelque temps après, madame

Duplessy était morte, et mademoiselle Alix Valory faisait partie de la famille, et... mais chut! c'est elle.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ALIX.

LA MARQUISE, à Alix.

Eh bien! mademoiselle! il faudra donc maintenant vous faire violence pour vous avoir au milieu de nous?

ALIX.

Pardonnez-moi, madame, je savais que vous aviez du monde et je craignais d'être indiscrete.

LA MARQUISE.

Enfant!... (Lui présentant Lucienne.) Mademoiselle Lucienne de Somerive, ma cousine.

LUCIENNE.

Caroline vous aime beaucoup, mademoiselle.

ALIX.

Tout le monde ici me voit avec des yeux beaucoup trop indulgents.

LA MARQUISE, gaiment.

De la modestie, c'est très-bien, mais j'espère que nous n'allons pas rester sur ce ton de cérémonie. Du reste, vous aurez le temps de faire connaissance, car Lucienne reste avec nous jusqu'à son mariage. (Mouvement d'Alix.) Je ne vous avais jamais parlé de ce projet, ma chère Alix, d'abord parce que, ne connaissant pas encore Lucienne, cela ne pouvait pas vous intéresser, et ensuite parce que ce mariage avait été remis si souvent que j'avais fini par ne plus y croire.

ALIX, à Lucienne.

Recevez mes compliments, mademoiselle, mais j'ai bien peur de ne pouvoir assister à la cérémonie.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc ?

ALIX.

Parce que je ne serai plus sans doute ici à cette époque. (Avec joie.) Ma mère revient, voici la lettre qui m'annonce son retour.

Elle la donne à la marquise.

LA MARQUISE.

Eh bien, chère enfant, nous vous ferons, nous aussi, tous nos compliments; mais parce que votre excellente mère vous revient, ce n'est pas une raison, ce me semble, pour que nous cessions de nous voir.

ALIX.

Oh ! non, sans doute; seulement...

LA MARQUISE.

Seulement ?

ALIX.

Ma mère est un peu sauvage.

LA MARQUISE.

Bon, bon, notre amitié l'apprivoisera.

Elle parcourt la lettre.

LUCIENNE, un peu triste.

Oh ! que je vous porte envie, mademoiselle ! Vous allez revoir votre mère... moi je ne reverrai jamais la mienne.

ALIX.

Comment !

LUCIENNE, avec des larmes.

Elle est morte quand j'étais toute petite.

ALIX, émue.

Ah !

Elle l'embrasse. — En ce moment Claudine entre et s'approche de la marquise.

CLAUDINE, bas.

Si madame la marquise voulait bien venir un moment, il y a quelqu'un dans le petit salon qui...

LA MARQUISE.

Oh ! quel air de mystère ! (Claudine met un doigt sur sa bouche. — La marquise à demi-voix, et souriant.) Bien, bien, j'y vais. (Aux deux jeunes filles.) Je vous laisse un instant seules, mesdemoiselles, que votre nouvelle amitié mette les moments à profit.

LUCIENNE.

Sois tranquille, cousine, nous allons nous dépêcher de nous aimer.

La marquise sort avec Claudine.

## SCÈNE VII

LUCIENNE, ALIX.

LUCIENNE, l'entraînant sur un canapé.

Venez ici, près de moi et causons, voulez-vous ?

ALIX.

Oh ! de tout mon cœur.

LUCIENNE.

Après ce que Caroline m'avait dit de vous, je brûlais du désir de vous voir.

ALIX.

Vraiment ?

LUCIENNE, après un temps.

Où étiez-vous avant le jour où votre mère vous a confiée à madame Duplessy ?

ALIX.

Ma mère et moi nous habitons aux environs de Bordeaux, en pleine campagne.

LUCIENNE.

Et toutes seules ?

ALIX.

Toutes seules. Oh !... nous nous suffisions, nos cœurs ne s'ennuyaient jamais ensemble.

LUCIENNE.

Vous avez dû avoir une enfance bien heureuse !

ALIX.

Oh ! oui, le ciel m'a gâtée ! et un peu trop peut-être, car si, aujourd'hui, il m'envoyait quelque douloureuse épreuve, je crois que je serais sans force pour la supporter.

LUCIENNE.

Vraiment ? Eh bien, en vous voyant, j'aurais juré que vous deviez avoir beaucoup de caractère.

ALIX, souriant.

D'abord, qu'est-ce que c'est que d'avoir du caractère ?



LUCIENNE.

Dame... c'est, je crois, être forte contre les événements et savoir les braver.

ALIX.

Mon Dieu, je saurais lutter assurément contre un danger; je serais forte dans l'adversité, et même dans le malheur; dans une circonstance grave, je serais capable d'une grande détermination.. Enfin j'aurais, j'en suis sûre, du caractère pour les grandes choses, mais pas du tout pour les petites. Ainsi, par exemple, si mon cœur était atteint, je ne répondrais plus de moi. Nous parlions de ma mère, tout à l'heure, eh bien, si elle avait eu une autre fille et si elle lui avait donné seulement un baiser de plus qu'à moi, j'aurais pris ma sœur en haine, je le sens.

LUCIENNE.

Moi, je ne connaîtrai jamais les sentiments extrêmes dont vous parlez, ni la jalousie, ni la haine ne sauraient entrer dans mon cœur, et j'aimerais encore qui cesserait de m'aimer. Rien ne saurait décourager ma tendresse, ni le temps, ni l'absence, ni même l'ingratitude. Tenez, il y a quatre ans que mon mariage est décidé; ces quatre années d'attente, je les ai vécues, heure par heure, minute par minute, pleurant bien quelquefois, mais espérant toujours.

ALIX.

C'est qu'aussi vous étiez bien sûre de l'affection qu'on vous portait.

LUCIENNE.

Oh! oui, mon fiancé est un ami d'enfance... c'est sa mère elle-même qui nous a unis à son lit de mort.

ALIX.

Oh ! mais alors, c'est un engagement sacré.

LUCIENNE.

N'est-ce pas ? Cependant, s'il en jugeait autrement, lui, si un jour il m'oubliait...

ALIX.

Eh bien ?

LUCIENNE, simplement.

Eh bien, je pourrais mourir peut-être, mais je ne pourrais jamais ni le haïr, ni l'oublier.

ALIX.

Vous êtes vraiment bonne.

LUCIENNE.

Il faut donc m'aimer... (Souriant.) Vous le pouvez... je ne suis pas votre sœur...

Elle l'embrasse.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA MARQUISE,  
puis MADAME VALORY.

LA MARQUISE, entrant.

Ma chère Alix, je vous annonce une grande joie.

ALIX.

A moi ? madame, quoi donc ?

LA MARQUISE, lui montrant madame Valory qui entre.

Regardez.

ALIX, avec un cri.

Ma mère !

Elle se précipite dans ses bras.

MADAME VALORY.

Mon adorée ! ma fille ! enfin !

Elle la couvre de baisers.

LA MARQUISE, qui s'assied de l'autre côté avec Lucienne.

Causez... embrassez-vous, nous ne voyons et n'entendons rien.

MADAME VALORY, de l'autre côté, sur le caupé.

Ah ! ma chérie ! que j'avais besoin de te revoir !... J'ai remercié cette charmante femme qui t'a aimée aussi elle, car il faut que tout le monde t'aime.

ALIX, la caressant.

Ah ! comme c'est bien toi qui parle.

MADAME VALORY.

Mais tu as une mine superbe ! tu es plus belle que jamais.

ALIX.

Chère maman ! oh ! comme nous allons causer de tout ce qui nous intéresse. Tu me diras toute ta vie de là-bas, je te raconterai toute ma vie d'ici.

MADAME VALORY, joyeuse.

Ah ! d'abord tu sais, mon enfant, j'ai réussi.

ALIX.

Vraiment !

MADAME VALORY.

Oui ! et au delà de toutes mes espérances... Je t'apporte une petite fortune.

ALIX.

Oh ! quel bonheur ! moi aussi je vais donc être héritière !

MADAME VALORY, souriant.

Comment ! c'est toi qui parles ainsi ?

ALIX, rayonnante.

Oui, mais c'est que j'ai mon idée. (Bas.) Je te conterai cela dès que nous serons seules, bien seules.

MADAME VALORY.

Quel air heureux !

ALIX.

Oh ! je suis bien heureuse aussi, va, surtout en ce moment où je te tiens, où je te presse.

Elle va l'embrasser et s'arrête.

MADAME VALORY, étonnée.

Eh bien ?

ALIX, bas.

Non... pas en ce moment... parce que, vois-tu ! cette jeune fille qui est là... elle n'a plus sa mère, et alors ces caresses... tu comprends !

MADAME VALORY.

Oui. (Regardant Lucienne. A part.) Orpheline ! pauvre petite ! Quel doux visage !

LA MARQUISE, qui est venue auprès de madame Valory.

Eh bien, madame, est-ce que vous n'allez pas vous débarrasser de votre chapeau ?

MADAME VALORY.

Mais...

LA MARQUISE.

Vous n'espérez pas, je suppose, que je vous laisserai

partir ainsi. Nous allons déjeuner d'abord et nous verrons ensuite ce que nous vous permettrons de faire.

MADAME VALORY.

Mon Dieu, madame...

LA MARQUISE.

Ne sommes-nous pas en famille. (On entend sonner la cloche du déjeuner.) Tenez, je vous présenterai tout à l'heure, monsieur de Céserane, mon cher mari, que la cloche appelle en ce moment, et, en attendant, je vous demanderai un peu de votre amitié pour une petite personne qui s'est mise, elle, tout à coup à vous aimer tendrement, (Lui présentant Lucienne.) ma cousine, mademoiselle Lucienne de Somerive.

MADAME VALORY, avec un cri étouffé, à part.

Lucienne de.... ma fille.

LA MARQUISE, désignant Henri qui paraît au fond.

Et voilà son fiancé.

ALIX, avec douleur, à part.

Son fiancé, lui... Oh !

VALENTIN, au fond.

Madame la marquise est servie.

MADAME VALORY, à part.

Ma fille ! c'est ma fille ! et je ne l'ai pas reconnue.

On se dispose à sortir, le rideau baisse.

---

## ACTE DEUXIÈME

Un salon du château. — Deux portes au fond, donnant sur deux autres salons. Le plus grand, celui de gauche, sera éclairé. — Entre les deux portes, et faisant face au public, une cheminée avec du feu, et surmontée d'une glace sans tain à travers laquelle on aperçoit le parc. — Portes à droite et à gauche. Au milieu du théâtre, un guéridon; à gauche, un canapé; un pouf est à côté; du même côté et plus loin que le canapé, un piano. — A droite, une table de jeu et des chaises; — un peu derrière, une fenêtre. — Chauffeuses, de chaque côté de la cheminée. — Sur la cheminée, une lampe. — Lampe sur le piano. — Au-dessus du piano, autre glace sans tain laissant voir aussi le parc. — Lustre au-dessus de la table du milieu.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, ALIX, puis HENRI.

Valentin achève de préparer les tasses pour le café. — Alix entre par le fond, elle est très-pâle.

ALIX, à part.

Enfin, ce maudit repas est terminé. (A Valentin, le congédiant.) C'est bien, Valentin... je servirai le café.

Valentin sort. — Henri entre par le fond, Alix ne peut réprimer un mouvement de contrariété.

HENRI, vivement.

Vous avez quitté la salle à manger précipitamment... je craignais que vous ne fussiez souffrante.

ALIX, affectant le calme.

Moi, pas du tout ! Tout le monde se levait de table ! j'ai pris l'avance pour venir préparer le café. Ç'a été une de mes attributions pendant mon séjour ici... et parce que je pars, ce n'est pas une raison pour y manquer.

HENRI.

Quand partez-vous ?

ALIX.

Tout à l'heure, je pense.

HENRI, après un temps.

Vous m'en voulez beaucoup, n'est-ce pas ?

ALIX, même jeu, calme.

Moi... quelle idée!... Et pourquoi vous en voudrais-je ?  
(Un petit silence. Essayant de sourire.) Vous vous reconnaissez donc coupable de quelque... crime envers moi ?

HENRI.

Peut-être.

ALIX, railleuse.

Quelle plaisanterie !... Dites-moi, ne trouvez-vous pas le café un peu fort ?

HENRI.

Laissons ces détails, je vous prie, c'est une explication franche que je désire avoir avec vous.

ALIX.

Une explication avec moi... (Lui montrant Lucienne qui entre.)  
Devant votre femme alors ?

HENRI, à part.

Comme elle me méprise, c'est son droit.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LUCIENNE, LA MARQUISE,  
MONSIEUR DE CÉSERANE.

LA MARQUISE, à madame Valory.

Vous savez, chère madame, que si ce mauvais temps continue, je m'oppose formellement à votre départ. (Mouvement d'Alix.) Nos routes sont impraticables par la pluie, et ce sont des torrents qui tombent depuis un moment.

Coup de tonnerre.

ALIX, à part, dépitée.

Il faut encore que l'orage s'en mêle !... Me voilà condamnée à rester ici quelques heures encore !...

LUCIENNE.

Pauvre père ! Il n'a pas un beau temps.

MADAME VALORY, à part.

Son père ! Quand je songe que j'aurais pu me trouver en face de lui !

Madame Valory et la marquise s'assoient sur le canapé. Madame Valory, les yeux attachés sur Lucienne, suit avec sollicitude chacun de ses mouvements. Alix continue à verser le café dans les tasses.

LUCIENNE, à Alix.

Voulez-vous que je sois de moitié dans votre peine, mademoiselle ?

ALIX.

Oh ! la peine n'est pas bien grande.

LUCIENNE.

Ça ne fait rien, ça ira plus vite.

Elle l'aide.



CÉSERANE, à Henri.

Dites donc ? Henri, si nous faisons une partie d'échecs,  
(Henri ne répond pas, il le frappe légèrement à l'épaule.) Henri !

HENRI, tressaillant.

Pardon. Tu disais ?

CÉSERANE, arrangeant l'échiquier.

Je te propose de me donner ma revanche de l'autre  
jour.

HENRI.

Comme tu voudras.

CÉSERANE.

Cependant si cela t'ennuie...

HENRI, impatienté, s'asseyant.

Mais non, au contraire... (A part, commençant à jouer.) Comme  
si on pouvait échapper à sa pensée.

ALIX, apportant le café de Céserane.

Et votre café, monsieur de Céserane !...

CÉSERANE, prenant la tasse et la posant à côté de lui.

Mille grâces, ma belle.

ALIX, avec un petit geste gracieux, à Céserane.

Jouez bien, c'est pour vous que je parie.

CÉSERANE.

Tiens !... ordinairement vous pariez de l'autre côté.

ALIX.

Oh ! il faut bien changer quelquefois...

Elle retourne près du guéridon.

CÉSERANE, riant, à Henri.

Et dire que jusqu'à la fin des siècles la femme sera  
tout entière dans ce mot-là.

LA MARQUISE, qui depuis un moment regarde madame Valory,  
et à part.

Madame Valory, c'est singulier... cette femme, dont le nom m'est complètement inconnu, me rappelle certainement quelqu'un que j'ai vu autrefois... mais j'ai beau chercher...

ALIX, qui s'est arrêtée près de la fenêtre.

Ah ! on dirait que le ciel s'éclaircit.

LUCIENNE.

Nous en sommes à désirer le contraire, puisque c'est le moyen de vous garder plus longtemps.

MADAME VALORY, qui ne la quitte pas des yeux, et à elle-même.

Comme elle est bonne... et belle ! Mes yeux ne se lassent pas de cette contemplation où mon cœur s'enivre ! ses cheveux ont bruni... mais ses yeux ont gardé leur douceur angélique... ma fille !... Et dire que je l'ai eue dans mes bras... toute petite... (Doulourement.) et que je n'ai pu...

LA MARQUISE.

Vous prenez le café, madame ?

LUCIENNE, venant vivement à elle.

Acceptez cette tasse de ma main.

MADAME VALORY, émue.

De votre main...

Elle va pour la prendre.

ALIX, vivement.

Maman ! vous savez bien que le café vous est contraire.

MADAME VALORY, qui a pris la tasse.

Oh ! une fois par hasard !

ALIX, à part.

Pour ne pas lui refuser.

LUCIENNE, qui a pris un petit pot au lait.

Un peu de crème d'ailleurs pourra remédier...

MADAME VALORY, lui tendant la tasse.

Je veux bien, mon enfant.

ALIX, à part.

Son enfant. Ah! c'est une enchanteresse.

CÉSÉRANE, de l'autre côté, à Henri.

C'est à moi ce pion-là... Fais donc attention, s'il te plaît...

LA MARQUISE, à part, regardant madame Valory.

Oui, très-certainement ces traits ne me sont pas inconnus...

En ce moment la pluie bat les vitres.

CÉSÉRANE.

Écoutez... c'est la pluie qu'on entend comme ça...

LA MARQUISE, qui s'est levée et allant à la fenêtre.

Parfaitement... Et Alix qui nous annonçait le soleil. (Regardant au dehors et avec un petit cri de surprise.) Eh bien! moi, je vous annonce autre chose... une visite.

CÉSÉRANE, tout en jouant.

Ah bien! celui-là mérite qu'on lui fasse une entrée, comme on dit au théâtre... Mais qui diable ça peut-il être?

HENRI, vivement et railleur.

Qui? ne le devinez-vous pas?... Du moment qu'il s'agit d'extravagances, ce monsieur n'est jamais en arrière...

ALIX, froidement.

Décidément, monsieur de Kerdren est injuste.

HENRI.

Vous savez donc de quoi il s'agit?

VALENTIN, au fond.

Monsieur le duc de Mirandal.

HENRI, à part, regardant Alix.

C'est pour elle qu'il vient... elle le sait bien...

### SCÈNE III

LES MÊMES, MIRANDAL.

A son entrée, Mirandal donne son pardessus tout ruisselant de pluie à Valentin et va à la cheminée qu'entourent le marquis, le marquise et Henri.

MIRANDAL, tout grelottant.

Messieurs, mesdames, la compagnie, ne vous dérangez pas, c'est un grillon qui demande à sécher ses ailes à votre foyer... Valentin, mettez, je vous prie, un arpent de forêt dans la cheminée.

LA MARQUISE.

Eh ! grand Dieu, mon pauvre duc, mais vous n'êtes plus un homme, mais un fleuve.

MIRANDAL.

Et un fleuve débordé encore.

CÉSERANE.

Que vous est-il donc arrivé ?

MIRANDAL.

Oh ! tout simplement qu'à un quart de lieue d'ici, ma voiture a oublié une roue dans les fondrières qu'entretiennent à grands frais les contribuables de ce département, et que j'ai dû faire le reste du chemin à pied.

CÉSERANE, riant.

C'est navrant !

MIRANDAL.

Comme vous dites. (A madame de Céserane.) Marquise, sauf le respect que je vous dois, je ne sécherai jamais à ce feu-là ; (Tisonnant.) votre bois pleure à chaudes larmes. Tenez, voilà une jolie petite bûche qui me rappelle Nini Grandes-Eaux.

LA MARQUISE.

Nini Grandes-Eaux ?

MIRANDAL.

Du corps de ballet, une infidèle à moi.

CÉSERANE.

Voulez-vous bien vous taire !

MIRANDAL, lui montrant les autres personnages qui causent entre eux.

Oh ! il n'y a que la marquise qui entend.

CÉSERANE.

Mais...

MIRANDAL.

Et d'une oreille, seulement. Marquise, bouchez-vous une oreille !

CÉSERANE, riant.

Grand gamin, va !

MIRANDAL, bas.

Du reste, la biographie de Nini Grandes-Eaux est courte. Fille charmante, mais désolante de sensibilité rétrospective. Coulez, coulez, mes pleurs, telle était sa devise, et la cause la plus banale, prétexte à en répandre. Elle pleurait en marchant, en dormant, en dansant, même en soupant. Ainsi les fraises lui rappelaient le bois

de Bagnoux qu'elle avait visité à l'âge de seize ans, en compagnie d'un guide qui l'avait... égarée. Les asperges en branches, un lieutenant de lanciers qui, un beau soir, avait pris un billet de logement dans son cœur, et le lendemain matin avait changé de garnison. Le parfait glacé, un voyage au mont Blanc avec un Anglais phthisique et millionnaire, qui s'était laissé glisser dans un précipice juste au moment où, assis sur le rebord, il se disposait à tester en sa faveur... Fleurs, plantes, bêtes, tout lui rappelait quelqu'un. Ainsi, depuis que nos amours sont finis, savez-vous quel est le gracieux animal qu'elle ne peut jamais voir sans pleurer?

LA MARQUISE.

Un singe?

MIRANDAL.

Juste.

LA MARQUISE, riant.

Tenez, vous mourrez dans la peau d'un fou.

MIRANDAL.

En attendant, et puisque me voilà à peu près séché, me ferez-vous la grâce, marquise, de me présenter à ces dames?

LA MARQUISE, à Lucienne.

Monsieur le duc de Mirandal. (A Mirandal.) Mademoiselle de Somerive, ma cousine, qui va épouser monsieur de Kerdren; madame Valory, la mère de mademoiselle Alix.

MIRANDAL, à part.

La mère de mademoiselle Alix... Ah! diable! un ennemi peut-être qui se dresse à l'horizon. Quelle femme est-ce? Il s'agit d'étudier la position... (Il s'assied près d'elle.) Permettez-moi, madame, de vous faire ma cour en vous parlant des grâces et de l'esprit de votre délicieuse

fille... Mademoiselle Alix est l'oiseau chanteur de cette grande cage un peu triste, qui s'appelle le château de Juvisy.

MADAME VALORY.

Vous êtes trop bon, monsieur, et mon cœur maternel est profondément touché de ce que vous me dites de gracieux pour Alix.

MIRANDAL, à part.

Distinguée... trop distinguée même.

Pendant cette scène, Alix a été ouvrir le piano et s'est mise à jouer.

CÉSERANE.

Ah ça! ma chère Alix, qu'est-ce que vous nous jouez là, depuis un moment?

ALIX.

Ça... c'est une symphonie de ma composition.

MIRANDAL.

C'est très-original, on dirait une transcription d'une page du Dante.

ALIX, riant follement.

Vous n'y êtes pas!... Ça s'appelle tout simplement *Un orage à Juvisy*... Tenez, ceci représente les éclairs...

MIRANDAL, riant.

Ah! c'est aveuglant.

ALIX, même jeu.

Et ceci, une pluie torrentielle...

MIRANDAL.

Avec de la grêle!

ALIX.

Cette gamme chromatique vous indique que la foudre vient de tomber au milieu d'un troupeau de moutons.

MIRANDAL.

Ah! les pauvres moutons! Et le berger, et la bergère, où sont-ils?

ALIX.

Les voilà! ils entrent en scène.

MIRANDAL.

C'est parfait, on devine qu'ils sont habillés de satin.

Il continue à lui parler bas, elle joue plus faiblement.

CÉSERANE, à Henri.

Mon cher, tu n'es pas plus à ton jeu... tu fais faute sur faute.

Alix éclate de rire au piano... Henri s'est levé malgré lui et renverse l'échiquier.

HENRI.

Ah! pardon... c'est l'orage qui me donne sur les nerfs!... Nous reprendrons notre partie un autre jour.

CÉSERANE, souriant.

Des nerfs!... Ah! si nous nous en mêlons aussi nous...

Il ramasse l'échiquier.

LUCIENNE, qui s'est rapprochée d'Henri.

Vous souffrez, Henri... Oh! ce n'est pas moi que l'on peut tromper. Si vous avez un chagrin, vous me le confierez, n'est-ce pas? Ah! c'est que je suis plus qu'une fiancée, et... je serai plus qu'une épouse, car ma tendresse est doublée d'une autre tendresse, celle que votre mère à son lit de mort, m'a léguée en nous unissant. Quel chagrin avez-vous?

HENRI.

Mais aucun, ma chère Lucienne.

LUCIENNE.

Et vous m'aimez?

Elle lui tend la main.



HENRI, qui a pris sa main avec émotion.

Oui.

Il y dépose un baiser. Lucienne, souriante, retourne auprès de la marquise. Alix a fermé brusquement le piano. Mirandal se trouve en face d'Henri.

MIRANDAL, à Henri.

Monsieur, je ne vous ai pas encore fait mon compliment sur votre mariage. Mademoiselle de Somerive est charmante.

HENRI, railleur.

Puis-je vous adresser les mêmes félicitations, monsieur le duc ? Il me semble que vous faites une cour assidue à mademoiselle Valory.

MIRANDAL, légèrement.

Oh ! oh ! le motif n'est pas tout à fait le même... (Le prenant à l'écart.) Je puis bien vous dire cela à vous ! vous ne pouvez plus être un rival ; vous allez vous marier ; vous êtes hors concours. Eh bien, j'en suis littéralement fou. (Mouvement d'Henri. Continuant.) J'en perds la raison, le sommeil... Tenez, j'en ai même perdu cinq cents louis la nuit dernière... au baccarat...

HENRI, se contenant.

Oh ! je sais ce que pèsent les plus grandes passions dans votre existence, monsieur le duc, et suis convaincu que cette nouvelle fantaisie, non plus que les précédentes, ne vous sera mortelle.

MIRANDAL.

C'est-à-dire que j'espère bien, au contraire, que celle-ci m'aidera à vivre.

HENRI, glacial.

Je ne vous comprends pas.

MIRANDAL.

Vous n'avez donc pas regardé mademoiselle Alix ?... Alors, regardez-la... (Avec enthousiasme.) Quelle étrange et adorable créature !... comme elle saurait vite conquérir, par sa grâce et sa beauté, cette royauté sans pareille qui ne se sacre qu'à Paris !... et... (En confidence.) comme je me chargerais bien de fournir la voiture du sacre.

HENRI, d'une voix tremblante.

Permettez ? vous ne faites pas, je pense, l'injure à mademoiselle Valory de la confondre avec des filles comme celle dont vous parliez tout à l'heure.

MIRANDAL.

Parbleu !... Et c'est bien justement dans la différence que se trouve le charme de l'aventure. Avec les filles comme l'autre, ce n'est qu'une question de surenchère dans laquelle une mère prévoyante ou une amie dans la débine jouent le rôle de commissaire-priseur. Quand l'objet d'une flamme érotique a suffisamment monté, toc ! un coup de marteau et l'on est adjudicataire, souvent on traite de gré à grue... mais avec une personne comme mademoiselle Alix, c'est bien différent, car c'est l'amour qui tient le marteau.

HENRI, maîtrisant sa colère.

Monsieur, je suis certain que vous renoncerez à ce projet.

MIRANDAL, riant.

Mais non.

HENRI.

Pardonnez-moi.

MIRANDAL, de même.

Eh ! pardonnez-moi vous-même, mais je n'y renoncerais pas.

HENRI, du ton de la provocation.

Je vous jure que si, moi !

Il lui tourne le dos.

MIRANDAL, après un temps, à part.

Ah bah!... Est-ce que monsieur de Kerdren?... Mais oui; plus de doute!... (Riant.) Ah! ah! ah! c'est trop fort!... c'est justement à lui que je vais dire... Eh bien, à Paris, on appelle ça un joli four!... (Devenant sérieux.) Ah! mais! ah! mais! il les lui faut donc toutes à ce monsieur! Comment? il va se marier et il pense déjà... Trop de prévoyance... Eh bien, à nous deux, monsieur de Kerdren...

VALENTIN, entrant.

Pour mademoiselle Alix, du presbytère, cette petite boîte et cette lettre.

ALIX.

Donnez,

LA MARQUISE.

C'est de notre bon curé.

ALIX, qui a ouvert la lettre.

En effet, (Elle lit.) en réponse à mon envoi de l'offrande d'un retardataire... (A Henri.) Il s'agit de vos trente louis... monsieur de Kerdren.

CÉSÉRANE.

Ma parole d'honneur, c'est à envier le sort des pauvres de Juvisy. Six cents livres ce matin, et hier, dans la bourse de mademoiselle Alix, déjà nommée, une avalanche d'or, sous laquelle se cachait modestement une traite de dix mille livres.

HENRI, toujours un peu agressif.

A cette aumône somptueuse, il est aisé de reconnaître monsieur le duc de Mirandal.

MIRANDAL.

Oh ! je n'y ai pas grand mérite, je fais honneur à mes aïeux de la fortune qu'ils ont gagnée, voilà tout.

HENRI, avec intention.

Puissiez-vous, monsieur, n'en faire jamais un moins noble usage.

MIRANDAL, riant.

Ah ! permettez, je prends aussi là-dessus pour payer mes cigares.

Alix a fini la lettre et ouvre la boîte.

ALIX, à la marquise.

Voyez donc le cadeau de votre bon curé, une bague.

LA MARQUISE.

Bénite, sans doute.

ALIX, l'ouvrant.

Et dans le chaton... un morceau de la vraie croix.

MIRANDAL, étourdiment.

Diable !... (Se reprenant.) Oh ! pardieu.

LA MARQUISE, se retenant de rire.

Vous êtes incorrigible ! Dire que l'autre jour, à l'église, je lui avais prêté mon livre, et il le tenait à l'envers.

MIRANDAL.

Ah ! je vais vous dire, marquise, je cherchais le véritable sens.

LA MARQUISE.

Oh ! vos railleries ne trouveront pas d'écho ici, nous croyons.

MIRANDAL.

Vous êtes bien heureuse.

LA MARQUISE.

Certes, nous croyons même aux reliques; tenez, voici mademoiselle de Somerive qui, j'en suis bien sûre, ne donnerait pas pour un monde celle qu'elle porte à son bras.

LUCIENNE.

Oh! jamais, c'est tout ce qui me reste d'elle...

MADAME VALORY, prête à s'élancer, à part.

O ma Lucienne!

Elle s'arrête palpitante et essuie une larme en cachette.

LA MARQUISE, qui l'observait, à part.

Oh! je sais maintenant. (Bas.) Prenez garde! vous allez vous trahir.

MADAME VALORY, la regardant effarée.

Madame.

LA MARQUISE, bas et rapidement.

Ce nom de Valory n'est pas le vôtre... Vous êtes la comtesse de...

MADAME VALORY, suppliante.

Par grâce!...

CÉSERANE.

Oh! mes amis, la pluie a cessé. Voyons, Henri, et vous, monsieur le duc, allons-nous faire un carton à mon nouveau tir?

MIRANDAL.

Très-volontiers...

CÉSERANE.

Ces dames nous accompagnent-elles?

LA MARQUISE.

Je vous rejoindrai tout à l'heure.

ALIX.

Quant à moi, monsieur le marquis, je vous prie de m'excuser, mais j'ai quelques préparatifs à faire pour notre départ.

CÉSERANE.

Et vous, Lucienne?

LUCIENNE.

Moi, monsieur le marquis, j'assisterai avec plaisir à vos prouesses.

CÉSERANE.

Moi je ne suis que de seconde force, mais la marquise...

MIRANDAL.

Oh ! la marquise me rend des points !

Ils sortent par le fond. Alix entre à droite.

## SCÈNE IV

## LA MARQUISE, MADAME VALORY.

Madame Valory est tombée accablée sur le canapé.

LA MARQUISE, à part.

Madame de Somerive ici ! Si j'obéissais au sentiment de révolte qui m'anime... Mais non, ce serait manquer à toute générosité, et je veux rester maîtresse de moi-même. (Après un temps et s'approchant d'elle.) Nous voilà seules, madame, s'il m'était permis...

MADAME VALORY, douloureusement.

S'il vous était permis...

LA MARQUISE, *continuant.*

Je vous demanderais ce que vous pouviez espérer de votre présence au château de Juvisy.

MADAME VALORY.

Quand je suis arrivée ici, madame, j'ignorais que la femme généreuse qui avait accueilli Alix en mon absence, fût la parente de celui que j'avais si cruellement offensé ! Quand je l'ai appris, mon premier mouvement a été de fuir, vous le savez !... c'est vous qui m'avez retenue ; alors, oh ! alors, je n'ai pas eu la force de résister au désir de voir Lucienne, c'est vrai ; et, après l'avoir vue une heure, j'ai voulu la voir plus encore. (*Avec douleur.*) Je sais que vous allez me dire, madame, que cet amour maternel m'est venu bien tard.

LA MARQUISE, *émue.*

Non, je ne dirai pas cela, je n'ai pas à vous juger. Vous êtes déjà assez malheureuse.

MADAME VALORY.

Oui, bien malheureuse, surtout depuis que le hasard m'a mise en face de... Lucienne. Être forcée de jouer en face d'elle cette horrible comédie de l'indifférence ! et de réprimer, d'étouffer les élans d'un cœur qui s'élance vers le trésor retrouvé !... Quel supplice !... (*Après un temps.*) Mais mon Dieu, madame, comment donc avez-vous pu me reconnaître ?...

LA MARQUISE.

Ah ! je ne saurais me l'expliquer à moi-même ! car j'avais cinq ans à peine la première fois que je vous ai vue, c'est-à-dire le jour de cette visite que vous faisait ma mère ! . . et cependant... je me rappelle jusqu'aux moindres détails de cette entrevue... Il y avait là une enfant à peine vêtue et qui essayait ses premiers pas sur le tapis du grand salon ; c'était Lucienne ! Sur le point de

tomber, elle s'accrochait de ses petites mains aux dentelles de votre robe; alors, vous la preniez en riant dans vos bras et vous la couvriez de baisers!

MADAME VALORY.

O tendres souvenirs d'un bonheur à jamais perdu!

LA MARQUISE.

Alors la porte du salon s'ouvrait toute grande et un valet en riche livrée jetait le nom de...

MADAME VALORY.

Oh! ce nom! par grâce, ne le dites pas!

LA MARQUISE.

C'était lui? (Madame Valory baisse la tête avec confusion. Après un temps.) Mais cet homme, vous l'adoriez donc?

MADAME VALORY.

Non, mais j'avais vingt ans, j'étais abandonnée à moi-même depuis six mois que monsieur de Somerive était en mission.

LA MARQUISE, à part.

Aussi ils ont tous la rage d'aller en mission, ces hommes.

MADAME VALORY.

Je courais le monde, les fêtes, en compagnie des femmes auxquelles leurs maris laissaient avec indifférence toute liberté d'allures, et alors, une fois lancée dans ce fatal tourbillon où l'encens de la flatterie monte si facilement au cerveau, mon orgueil et ma coquetterie ont voulu jouer avec le danger, et...

LA MARQUISE.

Et, un jour, vous vous êtes sauvée, abandonnant la fille légitime qui était née, pour la bâtarde qui allait naître.



MADAME VALORY, après un nouveau mouvement de honte.

Pauvre innocente!... Que de fois elle m'a dit : Pourquoi pleures-tu?... Pourquoi? Ah! c'est que je pensais à l'autre!... à la petite abandonnée!

LA MARQUISE.

Et... cet homme?... la cause de toutes ces larmes?

MADAME VALORY.

Mort quelques mois après ma fuite. Voilà ma triste histoire, madame, et je vais fuir aujourd'hui comme il y a vingt ans, pour éviter de rencontrer le regard de l'honnête homme dont j'ai brisé la vie. Oui, je vais partir! et ma Lucienne, je ne la reverrai plus, plus jamais!... Je reprendrai le chemin de l'exil, sans que son cœur ait battu même une minute près du mien!... Sans que mes lèvres aient seulement effleuré son visage! (Avec désespoir.) Et pourtant c'est mon sang! c'est mon âme! c'est ma fille!... (Sanglotant.) ma fille!

LA MARQUISE, bas.

La voilà!... remettez-vous, madame.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LUCIENNE.

LA MARQUISE, haut et cherchant à cacher madame Valory qui essuie ses yeux.

Tu as donc quitté ces messieurs?

LUCIENNE, allant çà et là.

Oui... je viens de m'apercevoir..

LA MARQUISE.

Que cherches-tu?

LUCIENNE.

Mon bracelet... Je l'ai ôté de mon bras tout à l'heure, et ce fou de monsieur de Mirandal me dit qu'il ne sait ce qu'il en a fait.

Elle cherche des yeux.

LA MARQUISE, apercevant le bracelet sur le canapé et s'en emparant, à part.

Quelle idée!... (Haut.) Je comprends ton inquiétude.

LUCIENNE.

Je ne le vois nulle part.

LA MARQUISE, avec intention.

Il faut le faire afficher... tambouriner, et en promettant une récompense honnête...

LUCIENNE.

Oh! tout ce que l'on voudra...

LA MARQUISE.

Eh bien... fixons-la tout de suite, veux-tu? Si c'est quelque pauvre, tu lui donneras ta bourse; si c'est... une amie... (Elle passe à la dérobée le bracelet à madame Valory, et continue.) tu l'embrasseras. C'est dit?

LUCIENNE.

C'est dit.

MADAME VALORY, qui a tout compris et très-émue, tendant le bijou à Lucienne.

Voici votre bracelet, mademoiselle...

LUCIENNE, avec joie.

Ah! cher bijou! cher souvenir! j'ai eu bien peur de ne jamais te revoir.

LA MARQUISE.

Eh bien? et la récompense?

LUCIENNE.

Oh! j'ai tout intérêt à ne pas l'oublier... et si madame le veut bien?...

MADAME VALORY.

Si je veux? (La serrant contre son cœur.) Ah! chère petite!

CÉSERANE, passant au fond.

Marquise, à mon secours, Henri et Mirandal m'ont battu à plate couture... venez venger l'honneur des Céserane.

LA MARQUISE.

J'y vole! (Bas, à madame Valory.) Vous avez encore à vous, un long jour de bonheur. (Très-bas.) Le comte ne revient qu'après-demain. (La poussant vers Lucienne.) Donnez-lui votre bras.

Elle rejoint Céserane.

MADAME VALORY, prenant le bras de Lucienne.

Ah! je ne mourrai donc pas sans l'avoir embrassée.

Tous sortent.

Alix a paru dans l'encadrement de la porte.

## SCÈNE VI

ALIX, puis VALENTIN.

ALIX.

Encore ensemble! elle m'enlèvera donc tout ce que j'aime. (Elle a sonné.) Ah! Valentin, veuillez aider Claudine à descendre mes malles dans le vestibule.

VALENTIN.

Tout de suite, mademoiselle.

Il sort.

ALIX, très-agitée, et tout en réunissant quelques partitions éparses çà et là ;  
et dont elle fait un paquet.

De cette façon, elles seront prêtes quand la voiture arrivera. Ainsi plus de prétextes pour retarder le départ ; quand je serai loin, bien loin, je pourrai tout dire à ma mère. (S'asseyant.) Elle saura combien cet homme a été coupable !... combien il a été lâche ! (Avec des larmes de rage.) Ainsi il se jouait de moi !... oui ! je l'aidais à tuer le temps en attendant l'autre ! quand on ne sait pas, on se laisse prendre !... C'est que tout avait l'air vrai en lui ! tout !... jusqu'à sa jalousie à propos de monsieur de Mirandal... Mais qu'est-ce donc que le cœur des hommes ? Enfin, j'aurai sauvé du moins ma dignité !... car il n'a rien pu deviner de ce que je souffrais.

Elle va sortir, et Mirandal paraît.

## SCÈNE VII

ALIX, MIRANDAL.

MIRANDAL, entrant précipitamment.

Mademoiselle Alix, cachez-moi, je suis poursuivi, je crois, pour tentative d'homicide... Nous étions au tir avec ces dames, comme vous savez ? En me détournant et en apercevant le cocher de la marquise qui fumait sous les arbres, à cinquante pas de là, le souvenir de Guillaume Tell me traverse le cerveau, je tire, et je casse la pipe aux dents de notre homme ! Un hurrah d'indignation s'élève, je me sauve, je jette en passant cinq louis à mon carton vivant, et me voilà... Cachez-moi, je vous en supplie !

Il se fourre dans ses jupes.

ALIX, se reculant.

Monsieur!

MIRANDAL.

Voulez-vous donc livrer ma tête à mes bourreaux? (Alix remonte.) Oh! n'espérez pas rejoindre ces dames, elles sont descendues dans le parc, et le parc est si grand!... (La regardant.) Oh! mais quel petit air sévère! vous étiez si gentille tout à l'heure? Est-ce à moi que vous en avez? ai-je commis quelque faute à mon insu? Dites-le bien vite, je ferai mon *mea culpa*, c'est la prière que je sais le mieux, l'ayant récitée si souvent!!... Vous ne riez pas, ce n'est donc pas drôle?

ALIX, froidement.

Pardon, mais...

MIRANDAL.

Allez-vous me quitter ainsi? fâchée, et sans que je sache pourquoi.

ALIX.

Je ne suis pas fâchée, monsieur?

MIRANDAL, gaîment.

A la bonne heure!... Alors, donnez-moi votre main en signe de... Vous refusez? Pourquoi? vous me l'avez bien donnée tout à l'heure, et devant tout le monde? Ah! mais, j'y songe!... Est-ce qu'on vous l'a défendu?

ALIX, froissée.

Défendu?

MIRANDAL.

Dame, on m'a bien défendu de vous aimer.

ALIX.

Ma mère seule a des droits sur moi, monsieur; est-ce de ma mère que vous voulez parler?

MIRANDAL, riant.

Non, mademoiselle, non, je veux parler...

ALIX, l'interrompant.

Vous ferez mieux de vous taire, croyez-moi ; je vous prierai même de ne plus ajouter un mot sur ce sujet... Je vais quitter cette maison, et désire n'en emporter que de bons souvenirs ; si quelqu'un m'a offensée, ce quelqu'un-là, je lui pardonne.

MIRANDAL, riant.

Très-bien, le coupable est acquitté, et moi, l'innocent, on me condamne. O justice des femmes ! Voyons, chère Alix... (Vivement sur un geste de celle-ci.) Mademoiselle ! parce qu'un de ces quadrumanes parvenus qu'on appelle des hommes, aura mordu la petite main qui lui cueillait des noisettes, ce n'est pas une raison pour détester la race tout entière.

ALIX, sérieusement.

Pardon ! monsieur le duc, mais à votre insu, je veux le croire, vous allez être impertinent.

MIRANDAL.

Impertinent?... moi?... avec vous?... Oh ! jamais !... maladroit tout au plus ; l'amour l'est quelquefois, le véritable, surtout ! et à ce compte, celui que j'ai pour vous...

ALIX, amèrement.

Votre amour !...

MIRANDAL.

Mais je suis libre, moi, tout à fait libre de mes actions et de ma fortune : dites un mot et je vous la livre contre un reçu de vos beaux yeux.

ALIX, après un mouvement.

Oh ! mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour m'attirer de tels affronts ?

MIRANDAL.

Mademoiselle...

ALIX.

Laissez-moi.

Elle fond en larmes.

MIRANDAL, étonné.

Vous pleurez?... Et pourquoi pleurez-vous? mais je n'ai pas eu l'intention de vous faire de la peine : ce que je vous ai dit là, en riant, tout à l'heure, je l'ai dit bien souvent déjà, mais cela n'a jamais coûté une larme à personne. (Mouvement d'Alix.) Oui, je sais bien, c'est une question d'oreilles; toutes n'entendent pas les mêmes choses de la même façon, j'aurais dû penser à cela! mais, vous savez bien? moi je parle un peu à tort et à travers; il ne faut pas non plus me prendre trop au sérieux. Voyons, voyons, je ne veux pas que vous pleuriez. (Très-ému.) Ma pauvre petite fille! ah! je donnerais la moitié de ce que je possède pour... (Avec dépit.) Ah! que c'est donc bêtes les gens à millions!... qu'ils les mangent ou qu'ils ne les mangent pas, ils les ont toujours à la bouche. Mademoiselle Alix, je me suis trompé, je le reconnais!... je vous jure que je vous estime plus encore que je ne vous aime! (Sur un nouveau mouvement d'Alix.) Non, non, c'est entendu, je n'ai pas le droit de vous aimer! mais du moins, comme tous les coupables, j'ai bien le droit de convenir de mes torts... Il m'est bien permis de sécher, par de bonnes paroles, les larmes que j'ai sottement fait couler, et de protester de mon repentir. Pour vous prouver sa sincérité, que dois-je faire? Je suis prêt à tout. Voulez-vous que je me fasse avocat? Voulez-vous que je me brûle la cervelle? Voulez-vous que je crie : Vive la République!... Mais non, j'ai trouvé quelque chose de plus original!... au lieu de me punir pour vous avoir méconnue, je vais me décerner généreusement la plus

douce des récompenses. (Apercevant Henri qui entre.) Ah! monsieur de Kerdren!... Ma foi, vous arrivez à propos...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, sèchement.

J'aurais supposé le contraire.

MIRANDAL, riant.

Très-bien, c'est une bêtise que vous venez de dire là.

HENRI, avec colère.

Monsieur...

MIRANDAL, sans s'émouvoir.

On la mettra à votre dossier, mais laissez-moi dépouiller le mien. (A Henri.) Monsieur, je suis un fat, un sot personnage, un paltoquet, un imbécile... (S'interrompant et avec gaité.) Je vois avec regret que vous ne dites pas le contraire. (Reprenant.) Tantôt je vous ai fait des confidences dont je rougis à cette heure. Et je me rétracte!... et je veux faire amende honorable devant vous, une torche à la main, en guise de cierge, et cette torche, si vous le voulez bien, sera celle de l'hymen, comme l'appelait mon grand-père, colonel des cheveu-légers... (A Alix, gravement.) Mademoiselle, ma mère était blonde comme les blés et comme vous, et notre couronne ducale, je vous le jure, lui seyait à ravir... Voulez-vous me faire la grâce de l'accepter?

HENRI, à part.

Que dit-il?



MIRANDAL, gravement.

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous offrir ma main.

ALIX.

Monsieur le duc !

MIRANDAL.

J'attendrai votre décision et celle de madame votre mère ; mais, quoi qu'il arrive, puis-je compter du moins sur mon pardon ?...

ALIX, lui tendant la main que Mirandal embrasse.

Monsieur le duc, j'ai tout oublié !...

Elle remonte, Henri s'approche vivement de Mirandal.

MIRANDAL, à demi-voix.

Avez-vous quelque objection à faire à cela, monsieur ?

HENRI, bas.

Non, monsieur le duc ; mais il y a autre chose que je n'accepte pas.

MIRANDAL, de même.

La situation ridicule dans laquelle vous vous trouvez ? hein ? Je comprends cela. Il y a de telles positions dans la vie d'où l'on ne peut sortir que par un coup d'épée ; mais le lieu est mal choisi pour nous entendre là-dessus... Il est midi ; à une heure je rôderai du côté de l'Orangerie... (Haut.) Au revoir, monsieur de Kerdren. (Saluant en passant Alix qui s'était arrêtée au fond.) Mademoiselle...

HENRI, à part.

Allons, s'il ne me tue pas, je lui devrai peut-être le bonheur de toute ma vie.

Il sort.

## SCÈNE IX

ALIX, HENRI.

ALIX, qui redescend la scène, et vivement à Henri.

Vous venez de parler bas à monsieur de Mirandal...  
que lui avez-vous dit ?

HENRI, ironique.

Cela vous intéresse ?

ALIX, froidement.

Cela m'intéresse.

HENRI, froissé.

Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé à lui-même ?  
au point où en sont les choses... c'était plus naturel !

ALIX.

Vous avez raison...

Elle va pour sortir.

HENRI, la retenant.

Non, vous ne partirez pas ainsi avec ce sourire railleur  
aux lèvres... je devine si bien ce que vous pensez.

ALIX, écrasante d'indifférence.

Ce que je pense de vous ?

HENRI, vivement.

Vous me méprisez, n'est-ce pas ? (Silence.) mais ce mé-  
pris je ne le mérite pas. (Elle le regarde froidement.) Je vous  
prie, je vous supplie de m'entendre.

ALIX.

C'est inutile.

HENRI.

Mais je suis désespéré, ne le sentez-vous pas? la fièvre brûle mon sang! la jalousie, (Mouvement d'Alix.) oui, la jalousie! Cette pensée que vous pouvez épouser cet homme... que vous l'aimerez peut-être... (Changeant de ton.) Oh! mais non, c'est impossible... quand une femme comme vous a donné son cœur... elle ne le reprend pas.

ALIX, froidement.

Vous avez raison, monsieur de Kerdren!... Quand une femme comme moi est forcée de reconnaître que celui en qui elle avait mis toutes ses espérances, parce qu'elle le croyait un homme supérieur... n'est qu'un séducteur vulgaire... elle ne reprend pas le cœur qu'elle lui avait donné... qu'en ferait-elle?... Il est mort! le dégoût l'a tué!

HENRI.

Oh! c'en est trop! Et maintenant vous ne pouvez refuser de m'entendre, je vous dois, et je me dois à moi-même de vous prouver que je ne suis pas le lâche que vous dites; le suborneur indigne qui s'est fait un jeu cruel du bonheur et du respect d'une femme? Quand ai-je commencé à vous aimer? Je n'en sais rien! Ce matin vous m'avez rappelé les détails de notre première entrevue... c'est peut-être de ce jour que ma vie a été liée à la vôtre... (Mouvement d'Alix.) C'est ce jour-là, n'est-ce pas, que j'aurais dû vous fuir?... Oui, tout me le commandait... la raison, la foi jurée... La force m'a manqué pour résister à ce charme pénétrant de vos regards... de votre voix, de vous enfin... Peu à peu, j'ai oublié le passé... Je ne me suis pas demandé ce que pouvait être l'avenir! Tout entier à ces émotions nouvelles, je me laissais aller au courant qui m'entraînait. Répondez-moi... avez-vous à me reprocher un seul mot qui ait fait rougir votre front? C'est ce matin seulement, quand vos

cheveux, en effleurant mes lèvres, ont fait monter à ma tête tout le sang de mes veines, tous les battements de mon cœur, que mon secret s'est échappé. Ah! si vous pouviez savoir la lutte qui depuis ce moment s'est livrée en moi, vous verriez bien que je ne suis pas un misérable... mais un malheureux à qui il faut jeter un regard de pitié !

ALIX, très-émue.

S'il ne vous faut que mon pardon, je vous pardonne.

HENRI, avec véhémence.

Vous me pardonnez!! Et vous croyez qu'avec ce mot, le calme va rentrer en moi?... Mais c'est vous que j'aime, vous seule.

ALIX, épouvantée.

Vous êtes fou!

HENRI, vivement.

Je l'ai été un moment quand j'ai cru pouvoir triompher de moi-même. A cette heure, Alix, c'est à vous que je demande si je ne serais pas cette fois le dernier des hommes, de promettre à une autre femme de l'aimer uniquement quand mon cœur est tout plein de votre pensée! Mais un tel mariage serait un sacrilège, car au pied des autels, c'est vous que mes yeux chercheraient, vous à qui je jurerais devant le prêtre un amour éternel... Alix, mon Alix, vous qui m'avez aimé un peu, vous à qui je dois de connaître ce que la vie a de rayonnements, de bonheur, d'extases, aurez-vous le courage de me désespérer?... Je suis à vos pieds, je vous adore!

ALIX, éperdue.

Ah! nous sommes lâches!... Laissez-moi, Henri!... ce serait affreux, songez donc, sous ce toit qui m'a recueilli, on aurait le droit de me jeter à la face que je suis une voleuse d'amour.

HENRI, doucement.

Mais vous ne lui volez pas mon amour... cette affection tranquille, presque fraternelle, que nous éprouvions l'un pour l'autre ressemble si peu...

ALIX, luttant toujours.

Mais enfin, votre mère voulait ce mariage.

HENRI, de plus en plus entraînant.

Ma mère ne voulait que mon bonheur, et ce bonheur vous le tenez entre vos mains ! Si vous saviez comme elle m'aimait, ma mère... et comme elle vous adorerait ! (L'entourant doucement de ses bras.) Ah ! si elle était là, elle vous attirerait doucement sur son cœur... elle vous appellerait sa fille bien-aimée.

ALIX, enivrée.

Ah ! si c'était vrai... si c'était possible. (Sa tête se penche doucement sur l'épaule d'Henri. — S'arrachant tout à coup de ses bras.) Mais non... je ne veux pas, je ne veux plus vous entendre... je finirais par me laisser convaincre...

Elle se sauve éperdue.

HENRI, en extase, la suivant des yeux.

Ah ! chère âme !

---

## ACTE TROISIÈME

Même décor.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CÉSERANE, HENRI.

Henri, assis à droite, semble plongé dans ses pensées. — Céserane, en proie à une vive agitation, se promène de long en large. — Moment de silence.

CÉSERANE, s'arrêtant tout à coup devant Henri.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Tu sais aussi bien que moi que tu es dans une position abominable; la plus abominable de toutes celles où puisse se trouver un homme de cœur... car enfin, un mari qui trompe sa femme après quelques années de mariage, ne lui fait tort après tout que des derniers rayons de miel de la lune conjugale qui, du moins, a éclairé, pendant plus ou moins de temps, toutes les joies de l'amour, toutes les chatteries de la tendresse. Mais c'est ton cœur que tu volés à Lucienne. C'est tout un monde d'espérances que tu détruis, tout un avenir que tu renverses, tu...

S'interrompant.

Eh! mon ami, tire-moi du danger,  
Tu feras après ta harangue.

me diras-tu? Mais, pardon, le héros du fabuliste qui parlait ainsi se noyait tout simplement... Si tu te trouvais dans le même cas, si tu étais tout simplement, toi aussi, tombé à l'eau, parbleu! je te repêcherais; mais je ne saurais te suivre dans les eaux où tu barbotés, je ne sais pas nager en eau trouble.

HENRI.

Mon ami...

CÉSÉRANE, nerveux.

Je sais bien que tout ce que je te débite là ne sert absolument à rien, mais enfin, quoi... ça occupe... pendant ce temps-là on cherche... et quand je dis : on cherche, il n'y a pas à chercher. Il est bien évident que tu ne peux plus épouser Lucienne... Donc tu n'as qu'une chose à faire, prendre le train express, voler à Paris, tomber chez monsieur de Somerive, te poser devant lui avec ton mouchoir sur les yeux, et lui dire franchement : Monsieur, monsieur de Somerive... mon cher comte, je... enfin, tu offres ta démission; tu ne peux pas espérer qu'il te demande de la donner, n'est-ce pas?

HENRI.

Mais... quelles expressions trouverais-je pour dire en face, à cet homme que j'estime, que je vénère...

CÉSÉRANE.

Eh! parbleu! je n'en sais rien... mais quoi! Écris-lui alors; à distance on a plus de courage. Seulement, ne fais pas comme moi, le jour où j'avais résolu de rompre avec ma première maîtresse, une blonde aux yeux noirs, ou une brune aux yeux bleus... je ne me souviens plus au juste; tout ce que je sais, c'est qu'elle était dépareillée... J'avais en poche ma lettre de rupture; au moment de la remettre au concierge, il me vient en mémoire certaine phrase à changer, certain mot à adoucir; je garde donc

ma lettre, je monte... et le lendemain matin, je pars avec la ferme résolution d'écrire une autre lettre; le soir, je reviens avec ma lettre, en poche, toujours, mais au moment de la remettre au concierge... ça a duré cinq ans!... (A Henri.) Qu'est-ce que tu fais?

HENRI.

J'écris.

CÉSERANE.

A monsieur de Somerive?

HENRI.

Oui.

CÉSERANE.

C'est encore ce que tu as de mieux à faire, va. (Reprenant sa promenade) Ah! la maudite histoire! pauvre Lucienne. Ah! tu me disais l'autre jour que tu ne connaissais pas les monts Krapaks, eh bien, sacrebleu! au lieu de venir ici, tu aurais eu une crâne idée en allant leur rendre visite. (En ce moment, Henri jette au feu la lettre qu'il a écrite.) Très-bien, nous en avons pour cinq ans... Veux-tu que je t'aide? (Henri a commencé une autre lettre.) Tiens, à ta place, voilà ce que j'écrirais, moi!... (Prenant sa tête dans ses mains.) Monsieur... monsieur de Somerive, mon cher comte...

La pendule sonne deux heures.

HENRI, se relevant.

Deux heures! et le duc que j'ai oublié.

Mirandal paraît au fond.



## SCÈNE II

LES MÊMES, MIRANDAL.

MIRANDAL, très-grave.

Marquis, je viens de visiter votre orangerie, j'ai compté vos plantes; vous en avez onze cent vingt-huit, dont deux de mortes; après cela j'ai fait vingt-deux fois le tour du bâtiment et j'ai fini par monter dessus. J'ai même cassé quelques carreaux.

HENRI.

Monsieur le duc, je vous supplie de m'excuser, mais une affaire de la plus haute gravité...

Il montre la lettre qu'il vient d'écrire.

MIRANDAL.

Je n'en doute pas, monsieur, c'est-à-dire que votre réputation est si bien établie, qu'en ne vous voyant pas venir je vous ai cru mort; du reste, je ne suis pas pressé, moi, c'était surtout pour vous être agréable que...

CÉSERANE.

Ah! une idée... monsieur de Mirandal, conseillez-nous... Comment feriez-vous... pour reprendre votre parole, si, au moment d'épouser une femme, vous reconnaissiez que vous en aimez une autre?

MIRANDAL, réfléchissant.

• Diable! diable! Ah! ma foi... je ficherais le camp avec une troisième.

CÉSERANE.

Le diable soit de l'homme! Quand donc serez-vous sérieux?

MIRANDAL.

Le plus tard possible. (Regardant Henri qui écrit fiévreusement.) Mais, pardon, l'agitation... emplumée de monsieur de Kerdren, la bizarre question que vous venez de me poser à l'instant... tout cela me donnerait à penser qu'il se joue ici, à cette heure, une partie grave.

CÉSERANE.

Très-grave, en effet! Monsieur de Kerdren est en train de chercher les moyens de rompre son mariage avec mademoiselle de Somerive.

MIRANDAL.

Ah!

CÉSERANE.

Il est amoureux fou de mademoiselle Valory.

MIRANDAL.

Il en est amoureux!... c'est très-bien, mais j'en suis amoureux aussi, moi; ce n'est pas malin cela. — Seulement, l'épouse-t-il?

CÉSERANE.

Parbleu!

MIRANDAL.

Ah! c'est autre chose... Moi je ne suis qu'amoureux, c'est-à-dire surnuméraire! Lui est aimé, il émarge. Je n'ai rien à dire, et dois me résigner... Avec tout cela me voilà sur le pavé, moi, avec ma petite couronne... Je ne suis pas le seul, heureusement. C'est égal, (d'un ton menaçant.) que monsieur de Kerdren y prenne garde... s'il ne la rend pas heureuse... nous avons un petit duel sur la planche.

CÉSERANE, à Henri qui a brûlé déjà deux ou trois lettres.

Eh bien?

HENRI, écrivant.

C'est fait. Je mets l'adresse.

Il cachète la lettre. — En ce moment monsieur de Somerive parait au fond.

### SCÈNE III

LES MÊMES, DE SOMERIVE, puis LUCIENNE.

SOMERIVE, du fond.

C'est moi, mes amis!

HENRI, à part, avec un cri.

Le comte!

Il cache précipitamment la lettre sous l'album aux photographies.

CÉSERANE, à part.

Somerive!...

MIRANDAL, à part.

Oh! les histoires de femmes!

SOMERIVE, gaiement.

Vous ne m'attendiez pas si tôt, n'est-ce pas?

HENRI, troublé.

En effet...

CÉSERANE, de même.

J'avoue que...

SOMERIVE.

Je n'ai fait qu'aller et venir. Maître Urbain avait déjà décampé de son étude pour aller à la campagne; c'est demain dimanche, et j'avais oublié que le samedi à quatre heures, on ne trouve plus à Paris ni dentistes ni notaires.

LUCIENNE, entrant.

L'album doit être... (Apercevant Somerive.) Mon père!...  
Comment, tu es revenu?

SOMERIVE.

Oui, chère enfant. Je n'aurai plus affaire à Paris que  
lundi matin.

LUCIENNE.

Tu passeras la journée de demain avec nous? Quel  
bonheur!

Il l'embrasse.

SOMERIVE.

Mais où courais-tu donc si vite?

LUCIENNE.

Je venais chercher l'album de photographies. (Mouve-  
ment d'Henri. — Elle regarde autour d'elle, puis va à la table et met la  
main sur l'album. — A Somerive.) C'est que je vais te dire, j'ai  
promis mon portrait à une dame.

SOMERIVE.

Ah! ah! Et quelle est cette dame privilégiée?

LUCIENNE.

C'est la mère d'une charmante jeune personne qui est  
ici depuis quelques mois. Tiens, elle descendait au salon  
comme tu venais de partir; c'est mademoiselle Alix  
Valory.

SOMERIVE.

Tu me présenteras cette dame?

LUCIENNE, soulevant l'album.

Certainement. (Surprise.) Tiens, une lettre pour toi!

HENRI, à part.

Oh!

SOMERIVE.

Pour moi?

LUCIENNE.

Mais oui... (Elle la lui porte et revient feuilleter l'album. — Galment en passant près d'Henri.) Oh!... comme vous êtes sérieux!

SOMERIVE, à part.

Comment se fait-il?

Il décachète la lettre.

CÉSERANE, à part.

Le sort en est jeté.

Mirandal s'est approché de la table.

LUCIENNE, feuilletant l'album.

Voyons?... Où suis-je?... Tiens, vous voilà justement, monsieur de Mirandal... (Lui en montrant un autre en désignant Henri à Mirandal.) c'est bien ressemblant, n'est-ce pas? Seulement là, monsieur de Kerdren a l'air plus gai.

SOMERIVE, à part, d'une voix tremblante.

Oh! j'ai mal lu!

HENRI, à part.

Quelle torture!

CÉSERANE, de même.

Je voudrais être à cent pieds sous terre.

LUCIENNE.

Mais je ne trouve pas mon portrait, moi... (A Henri.) Est-ce que vous l'avez pris, mon ami?

HENRI.

Mais non.

LUCIENNE, tendrement.

Je ne vous en voudrais pas.

SOMERIVE, tombant sur un fauteuil.

Oh ! ma pauvre Lucienne !

HENRI, à demi-voix.

Dites, monsieur?... Dans ces circonstances n'était-il pas de mon devoir?..

SOMERIVE, de même.

Si, monsieur... mais taisez-vous, pas un mot encore devant elle. (A lui-même.) Comment lui apprendrai-je ? Ah ! c'est affreux.

HENRI, ému.

Pardon !

SOMERIVE, douloureusement.

Vous n'avez pas de pardon à demander, monsieur, et je n'ai pas le droit de vous accuser. Ce n'est pas vous le coupable... c'est la mère!... c'est sa fuite criminelle qui a amené tous ces malheurs. (Après un temps.) Et... la personne dont vous me parlez dans cette lettre... c'est sans doute cette jeune fille qui est ici... mademoiselle Alix Valory?

HENRI, d'une voix brisée.

Oui.

LUCIENNE, qui a trouvé.

Ah ! enfin ! le voilà. (Elle va à Henri.) Il est bien venu, n'est-ce pas ? J'en ai encore un, je vous le donnerai... (A son père.) Je reviens. (L'embrassant.) Je t'aime ! (Elle court vers le fond, s'arrêtant avec un cri.) Ah ! voilà ma cousine. Tiens... père, elle est justement avec madame Valory.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME VALORY, LA MARQUISE

SOMERIVE, en l'apercevant, avec un cri, à part.

Elle!

MADAME VALORY, de même.

Monsieur de Somerive!

CÉSERANE, bas à la marquise qui, elle aussi, a eu un mouvement  
d'effroi.

Que veut dire?

LA MARQUISE, bas.

C'est son mari!

CÉSERANE, à part.

Oh!...

LUCIENNE, au comte.

Tu m'as demandé de te présenter? (A madame Valory.  
Mon père, monsieur le comte de Somerive.)

MADAME VALORY, à part.

Mon Dieu!

LUCIENNE, remettant son portrait à madame Valory.

Voici, chère madame, le portrait que vous avez bien  
voulu me demander. (Au comte.) A tout à l'heure, père... Je  
vous laisse ensemble, (Lui désignant madame Valory, en souriant.)  
faites connaissance.

MADAME VALORY, à part.

Oh! c'est horrible!

LUCIENNE.

Je vais retrouver mademoiselle Alix.

Elle sort.

MIRANDAL, bas à Césérane.

Je ne sais pas... mais il me semble que nous sommes de trop...

CÉSÉRANE, de même.

Peut-être bien. Venez.

Ils remontent.

## SCÈNE V

SOMERIVE, MADAME VALORY, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, tremblante et sur le point de les suivre.

Que va-t-il se passer?

Elle fait un pas vers le fond.

MADAME VALORY, se levant spontanément et s'accrochant à elle.

Vous aussi, vous vous en allez? Non, non, ne me laissez pas seule avec lui.

SOMERIVE s'est approché de madame Valory et lui a enlevé froidement le portrait que lui a remis Lucienne. — A la marquise avec un rire amer.

Oh! vous pouvez rester, ne fût-ce que pour dire à madame... à quel point ses terreurs sont chimériques; croit-elle donc qu'après dix-huit ans je vais m'amuser à récriminer sur des événements jugés et... condamnés? Il y a longtemps que madame de Somerive n'est plus au nombre des épouses... et que son nom s'est effacé de lui-même de la liste des mères! (Elle courbe la tête, il continue froidement.) C'est à madame Valory seulement que je m'adresse, (Appuyant.) à madame Valory, la mère heureuse d'une très-jolie fille,



m'a-t-on dit, et c'est à elle que je demande un instant d'entretien.

LA MARQUISE, à voix basse.

Votre calme me fait peur !

SOMERIVE, continuant, à madame Valory.

Nous avons chacun une fille, madame ; la mienne s'appelle Lucienne de Somerive ; la vôtre... je ne sais trop quel nom vous avez pu lui donner... (Mouvement de madame Valory.) Ces paroles sonnent mal à vos oreilles ? Ce n'est pas ma faute. (Avec une colère sourde.) Ce n'est pas ma faute non plus, si une innocente victime risque de payer pour les coupables.

MADAME VALORY, avec un cri.

De qui voulez-vous parler ? de Lucienne...

SOMERIVE, avec ironie.

Quelle chose admirable, que cette intuition que Dieu a donnée à la mère ! A ce seul mot de victime, madame a tout de suite deviné qu'il s'agissait de Lucienne !... de Lucienne, dont l'enfance n'a été qu'un long martyre ; car, à l'âge où les autres petites créatures s'épanouissent sous les baisers et les sourires, Lucienne, elle, essuyait déjà ses premières larmes. Bah ! s'était dit en partant la femme adultère, son père la consolera ! Il est si bon, son père ! Elle ne savait pas, cette femme, ce que la douleur peut faire de l'homme le meilleur et le plus aimant ! Pendant les six années qui ont suivi le départ de madame de Somerive, il m'a été impossible de supporter la vue de cette enfant, dont le regard profond me rappelait le regard de sa mère, dont la voix argentine était comme un écho adouci d'une autre voix... (Se remettant.) Donc pendant ces six années, Lucienne n'a connu que des visages étrangers. Vous voyez d'ici cette triste existence. Une femme pourtant, la comtesse de Kerdren, avait pris en

pitié la petite abandonnée, son rêve était d'en faire la femme de son fils, et Lucienne, bercée par les espérances de sa vieille amie, avait mis tout son bonheur dans ce mariage... ce mariage qui malheureusement ne put pas se conclure en temps voulu... l'absente pesant toujours fatalement sur notre destinée.

MADAME VALORY, vivement.

Mais aujourd'hui, monsieur, tout obstacle a disparu, et Lucienne va être la femme de celui qu'elle aime.

SOMERIVE.

Non, madame. Ce mariage est rompu.

LA MARQUISE.

Comment?

MADAME VALORY.

Par qui ? par vous ?

SOMERIVE.

Par monsieur de Kerdren qui reprend sa parole...

LA MARQUISE, stupéfaite.

Henri vous reprend sa parole... mais le motif..

SOMERIVE.

Il aime ailleurs. Que voulez-vous ? c'était encore là une des conséquences de la situation... que parmi les conquêtes faciles qui aideraient ses vingt ans à prendre patience, il pourrait bien se trouver une coquette plus adroite que les autres qui s'emparerait de son cœur... (A madame Valory, d'une voix terrible.) Comprenez-vous, madame ?

MADAME VALORY, épouvantée de son regard et balbutiant.

Mais non.

SOMERIVE.

Cette fois, votre instinct vous fait défaut.

MADAME VALORY.

Je ne connais pas cette femme !

SOMERIVE.

Pardon... c'est votre fille !... votre fille... à vous.

MADAME VALORY, avec un cri.

Alix ?

SOMERIVE.

Oui, madame.

MADAME VALORY, avec éclat.

On vous a trompé, monsieur, c'est un mensonge odieux... une abominable calomnie... (A la marquise.) Madame, mais parlez donc... vous qui la connaissez, vous qui l'avez aimée...

LA MARQUISE, à Somerive.

Mon ami, je vous jure que pendant ces deux mois, où Alix ne m'a pas quittée d'une minute, je n'ai rien vu.

SOMERIVE, avec éclat.

Rien vu !... la belle raison !... Moi aussi, j'ai eu un ami à qui ma maison était ouverte. Un ami qui mettait sa main dans la mienne, dont le regard ne s'est jamais baissé devant le mien... et un beau jour, cet homme est parti avec ma femme... Et vous voulez que je croie à une ombre de loyauté, à une étincelle d'honneur chez la fille née de cette femme et de ce lâche ! Allons donc !

MADAME VALORY.

O châtement !

SOMERIVE.

O châtement, dites-vous ?... cela vous étonne. Est-ce que vous pensiez, par hasard, que là-haut on vous avait oubliée ?

MADAME VALORY.

Mon Dieu, mon Dieu, que puis-je faire ?

SOMERIVE.

Vous pouvez me donner le conseil que je vous demande... dites-moi comment je dois m'y prendre pour annoncer à Lucienne, sans la tuer...

MADAME VALORY, vivement.

Elle ne sait donc rien encore ?

SOMERIVE.

Non ! Elle m'attend chez elle, heureuse, confiante.

MADAME VALORY, même jeu.

Eh bien, ne lui dites rien avant une heure... ce n'est pas beaucoup, une heure... c'est assez pour faire mon devoir... oui, mon devoir, avec l'aide de Dieu et de l'enfant que vous avez méconnue...

LA MARQUISE.

Je vous comprends. J'aperçois justement Alix qui vient de ce côté...

MADAME VALORY, au comte.

Laissez-moi lui parler.

SOMERIVE.

J'y consens, madame, mais je doute que vous réussissiez...

LA MARQUISE.

Du courage...

Elle revient à elle par un mouvement spontané et l'embrasse.

MADAME VALORY.

Merci.

Somerive s'est éloigné par la gauche. La marquise sort par la droite. Alix entre par le fond presque aussitôt.

## SCÈNE VI

ALIX, MADAME VALORY.

ALIX

Enfin, te voilà ! Je viens de faire le tour du parc, j'espérais t'y rencontrer... Jamais je n'ai eu plus besoin de toi... de tes conseils, de ta tendresse...

MADAME VALORY.

Moi aussi, ma fille, j'ai à te parler...

ALIX, la regardant.

Comme ta voix est triste... ton visage aussi est triste... j'arrivais... presque le reproche aux lèvres... tu vois... je me tais... je t'embrasse...

MADAME VALORY.

Tu voulais me faire des reproches...

ALIX.

Sans doute... Depuis ton arrivée, je n'ai pas pu te dire un mot, un seul... tu étais tout occupée d'une autre... (S'interrompant et câline.) Non !... non !... je ne veux pas être jalouse... Mais tu sais bien, mignonne, que quand tu me manques... tout me manque...

MADAME VALORY, la regardant profondément.

J'ai donc toujours de l'empire sur toi ?

ALIX.

Comme si tu ne le savais pas. Tu en auras toujours plus que personne.

MADAME VALORY, à part, douloureusement.

Dieu le veuille !

ALIX.

Enfin, te voilà tout à moi. (S'appuyant sur elle.) Comme je suis bien ainsi.., je sens ton cœur, je l'entends qui me demande mon secret...

MADAME VALORY, tristement.

Ton secret... Alix, je le connais...

ALIX, vivement.

Comment ? tu sais... Qui te l'a dit?... (Avec hésitation.) Est-ce lui ?

MADAME VALORY, à part.

Lui... (Haut.) Non!... (La regardant.) Alors, c'est donc vrai ?

ALIX, à voix basse.

Quoi donc ?

MADAME VALORY.

Tu l'aimes ?

ALIX.

Je l'aime.

Elle cache sa tête sur le cœur de sa mère.

MADAME VALORY, après un silence, et comme honteuse de la question qu'elle adresse.

Savais-tu qu'il était fiancé à une autre ?

ALIX, vivement.

Oh ! ma mère ! peux-tu me faire une semblable question ! (Mouvement. — Alix continue.) Non, je ne savais rien .. ce n'est que ce matin, lorsque mademoiselle de Somerive est arrivée... que j'ai appris la nouvelle qui a failli me tuer...

MADAME VALORY, tressaillant, la prenant dans ses bras.

Mon enfant ! (Après un temps, et se faisant violence.) Et depuis... tu l'as vu ?

ALIX.

Tout à l'heure... ici même...

MADAME VALORY, affectant le calme.

Ah !... Tu m'as promis toutes tes confidences, tu me les dois d'ailleurs comme à ta meilleure amie. .

ALIX, avec exaltation.

Je n'ai qu'une chose à te dire, c'est que si, par un décret du ciel, je venais à mourir aujourd'hui, j'emporterais du bonheur pour l'éternité... Je ne suis plus obligée de le mépriser... Tu ne sais pas, toi ! tu ne peux pas savoir ce que c'est que cette torture : haïr et adorer à la fois. Tiens, j'aurais voulu que tu fusses cachée pour l'entendre. Je ne saurais te répéter ses paroles... mais à mesure qu'elles tombaient de ses lèvres, tous mes griefs, toutes mes rancunes s'envolaient comme par enchantement. Un moment je me suis demandé si je n'étais pas une folle de résister à cette voix suppliante qui me promettait le bonheur, qui m'appelait son âme, son amour, sa femme ! Sa femme ! comprends-tu ?... Je n'avais qu'un mot à dire pour qu'il allât trouver monsieur de Somerive, pour qu'il reprit sa parole.

MADAME VALORY, gravement.

Ce mot, ma fille... es-tu bien sûre de ne pas l'avoir dit ?

ALIX.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

MADAME VALORY, même jeu.

Parce qu'à cette heure, cette maison retentit d'un scandale, que des malintentionnés pourraient faire retomber sur toi.

ALIX, très-troublée.

Un scandale !... Quel scandale ?

MADAME VALORY.

Monsieur de Kerdren !...

ALIX, avec un cri de joie.

N'achève pas ! Il s'est fait libre ! je le sens ! Libre !...  
Tiens, mon cœur éclate !... (Elle tombe chancelante sur le fauteuil.  
Ses yeux se ferment doucement. Madame Valory s'agenouille lentement devant  
elle. — Répétant dans son extase.) Libre !... (Rouvrant les yeux et  
voyant sa mère.) Pourquoi es-tu à genoux, ma chérie ?

MADAME VALORY.

Parce que j'ai une grâce à obtenir de toi !

ALIX.

Une grâce !... Oh ! quel mot !... Parle... je t'aime, je  
t'adore !...

MADAME VALORY, simplement.

Tu m'aimes ?... C'est donc que tu as été heureuse avec  
moi ?

ALIX.

Tu le demandes !... Oui, j'ai été la plus heureuse des  
filles.

MADAME VALORY, même jeu.

Te rappelles-tu, Alix... une certaine nuit où je travail-  
lais près de ton petit lit tout blanc ! Tu t'es éveillée... et  
tu as paru surprise...

ALIX, émue.

Je ne l'ai pas oubliée. Je venais de comprendre com-  
ment, avec nos petites ressources, tu pouvais me donner  
toutes mes fantaisies !... Alors, je me suis levée douce-  
ment... (Souriant.) Oh ! comme le carreau de la chambre  
était froid... Je suis allée t'embrasser et je t'ai dit, — vois  
si j'ai bonne mémoire — je t'ai dit : quand donc viendra  
le jour où moi aussi je pourrai te faire un sacrifice.



(Galment) Ce jour est-il venu? Veux-tu régler nos comptes?  
Parle, ordonne, oh! je te redevrai toujours, va!

Elle l'embrasse.

MADAME VALORY, douloureusement.

Ce que je vais te demander...

ALIX, riant.

Tu ne me demanderas pas ma vie peut-être?...

MADAME VALORY.

Plus que ta vie... le sacrifice de ton amour!

ALIX, se redressant d'un seul bond.

Pourquoi donc?

MADAME VALORY.

Parce qu'il faut que monsieur de Kerdren revienne à  
ses premiers serments...

ALIX.

A ses premiers serments?

MADAME VALORY.

Parce qu'il faut qu'il épouse mademoiselle de Some-  
rive.

ALIX, froidement.

Qu'est-ce qui a décidé ça?

MADAME VALORY.

Ton honneur, ta conscience.

ALIX, d'une voix ferme.

Ma conscience n'a rien à se reprocher.

MADAME VALORY.

Le sacrifice sera d'autant plus méritoire.

ALIX.

Vous voulez que je me sacrifie à cette Lucienne que je hais.

MADAME VALORY, avec épouvante.

Que tu hais!

ALIX, avec éclat.

Que je hais! Oui... parce que décidément vous l'aimez trop, ma mère!

MADAME VALORY.

Tu es folle! Tu reviendras à d'autres sentiments...

ALIX.

Je ne crois pas.

MADAME VALORY.

Alors tu entres en rébellion contre moi?

ALIX.

C'est vous qui m'y forcez! Du moment que votre cœur, que votre commisération, que tout est pour cette étrangère que vous avez vue aujourd'hui pour la première fois, je m'accroche, moi, au seul bien qui me reste, l'amour d'Henri.

MADAME VALORY.

Jamais je ne consentirai...

ALIX, très-calme, tout à coup.

Alors donnez-moi une raison, une raison que je puisse admettre...

MADAME VALORY.

J'ai fait un serment...

ALIX.

Un serment? à qui?

MADAME VALORY, avec effort.

A sa mère qui est morte!

ALIX, vivement.

D'abord sa mère n'est pas morte.

MADAME VALORY, avec un mouvement effrayant.

Comment?

ALIX.

Elle n'est pas morte, vous dis-je, je le sais!

MADAME VALORY, tremblante.

Et qu'est-ce que tu sais?

ALIX.

Je sais que tout à l'heure en passant près de l'office, j'ai entendu — sans le vouloir, mais enfin j'ai entendu — les domestiques qui racontaient l'histoire de la comtesse de Somerive... Ils disaient...

MADAME VALORY.

Ne répète pas... ne répète pas...

ALIX, avec véhémence.

Pourquoi donc? si je peux vous prouver qu'elle n'a pas le droit d'exiger que vous teniez votre serment, celle qui a manqué à tous les siens, celle que...

MADAME VALORY, éperdue, apercevant Somerive qui paraît à gauche.

Oh! tais-toi!... tais-toi!

ALIX.

Non, je ne me tairai pas! il faut bien que vous appreniez à la connaître cette femme qui avait un mari, qui avait un enfant, et...

MADAME VALORY.

Grâce! grâce!... Oh! ne m'insulte pas devant lui!

ALIX, stupéfaite, épouvantée, balbutiant.

Je t'insulte, moi. (Reculant.) Quel est cet homme?

SOMERIVE, à madame Valory.

Je vous avais bien dit, madame, que vous ne réussiriez pas, mais j'avoue que je n'aurais jamais osé rêver une vengeance aussi terrible.

La marquise a reparu au fond.

ALIX.

Une vengeance!... J'entends mal... je comprends mal... quel est cet homme, ma mère, qui ose vous parler ainsi?

MADAME VALORY, sanglotant.

Mon Dieu! mon Dieu!

ALIX, à Somerive, d'un ton solennel.

Monsieur, je vous adjure de me dire votre nom?

SOMERIVE.

Je suis le comte de Somerive!...

ALIX, répétant.

Le comte de Somerive... (Avec angoisse et désignant madame Valory.) Et... et... elle... ah! (Après un temps, les regardant tour à tour et à elle-même.) Le comte de Somerive... le mari de ma mère... ma mère que je viens d'insulter... Et... cette jeune fille... ma sœur alors? (Avec un accent déchirant.) ma sœur dont j'ai volé le bonheur, dont j'ai brisé l'avenir! (Après un temps et cherchant d'un air vague.) Mais qu'est-ce que je vais faire, moi?

---

## ACTE QUATRIÈME

Un salon plus petit, plus fermé que le précédent.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, MADAME VALORY.

Madame Valory est assise sur le canapé. La marquise est debout derrière elle.

MADAME VALORY, avec douleur.

Vous le voyez... Alix ne vient pas! (Après un temps.) Mademoiselle Claudine m'a dit qu'elle s'était enfermée dans sa chambre... qu'y fait-elle? à quoi pense-t-elle?... Ah! il n'y a pas besoin de le demander! Elle se dit que cette mère qu'elle a adorée parce qu'elle la croyait une honnête femme, n'était que... Ah! je la connais! son cœur, à cette révélation terrible, a dû éprouver un de ces chocs dont on ne se relève pas! (Se levant, et avec véhémence.) Aussi, pourquoi lui ai-je caché la vérité?... J'aurais pu la préparer doucement... Seule avec elle, la tenant dans mes bras, et entre deux baisers, je lui aurais dit... que des circonstances... que... enfin, j'aurais inventé une fable, un mensonge, je ne sais quoi... mais... en présence de mon désespoir, et en voyant couler mes larmes, elle n'aurait peut-être pas eu la force de me mépriser, de me maudire!

LA MARQUISE.

Oh! ne prononcez pas ces mots-là... Pouvez-vous croire que la pauvre enfant ait eu la pensée de...

MADAME VALORY.

Mais vous voyez bien qu'elle ne vient pas!!!

LA MARQUISE, embarrassée.

Attendez encore un peu... après une pareille secousse, comme vous le disiez tout à l'heure, il est bien naturel qu'elle ait éprouvé le... le besoin de se recueillir, de se reconnaître.

MADAME VALORY, amèrement.

Vous ne trouverez pas de bonnes raisons à me donner, allez, madame!... (Après un silence.) Oh! cette attente me brise!... et cet homme, cet homme qui, sans pitié pour son innocence, pour sa jeunesse, est venu lui jeter au visage la honte de sa mère!... Tenez, j'ai été bien misérable, mais je le trouve encore plus misérable que moi!...

LA MARQUISE.

Croyez qu'il a bien vite regretté les paroles qu'il avait laissées échapper. Je ne l'ai pas quitté des yeux, et tout en lui, je vous le jure, attestait une profonde douleur.

MADAME VALORY.

Eh! que me fait sa douleur? Que me font ses regrets, s'il a tué ma fille?

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

MADAME VALORY, à moitié folle.

Qu'ai-je dit?... je ne sais pas... je n'ai plus conscience de rien.

LA MARQUISE.

Voyons, calmez-vous, je vous en conjure!

MADAME VALORY, avec désespoir.

Être forcée désormais de baiser les yeux devant elle ! n'avoir plus le droit de lui adresser le plus doux reproche!... de lui donner même le plus sage conseil sans qu'elle soit en droit, elle, de... Oh ! ne pouvoir plus être mère!...

LA MARQUISE.

Pauvre femme !

MADAME VALORY.

Et son amour pour cet homme!... cet amour qui était sa vie, et qu'il lui faut maintenant arracher de son cœur!... Partout la douleur, le désespoir!... Et se dire : c'est ma faute. (Avec fièvre.) Oh ! mais elle ne viendra donc pas?... elle ne reviendra donc plus jamais?... Je n'y tiens plus, je veux...

Elle remonte et aperçoit Claudine.

## SCÈNE II

LES MÊMES, CLAUDINE.

MADAME VALORY.

Ah!... c'est vous.

LA MARQUISE.

Êtes-vous retournée chez mademoiselle Alix ?

CLAUDINE.

Oui, madame, il n'y a qu'un instant.

MADAME VALORY.

Eh bien ?...

CLAUDINE.

Comme cette fois la clé était sur la porte, je suis entrée, mais la chambre était vide.

MADAME VALORY.

Comment, vide ?

CLAUDINE.

Oui, madame, mademoiselle Alix n'y était plus.

MADAME VALORY.

Elle n'y était plus ? Eh bien, où est-elle alors ?

CLAUDINE.

Je ne sais pas, madame, mais peut-être que cette lettre...

MADAME VALORY, très-agitée.

Une lettre ? de qui ?

CLAUDINE.

De mademoiselle, sans doute ; je l'ai trouvée sur sa table.

MADAME VALORY, avec douleur et prenant la lettre.

Elle m'écrit ! elle ne veut donc plus me voir ?... Est-ce qu'elle serait partie sans moi ?

Elle regarde la lettre sans oser l'ouvrir.

LA MARQUISE, à part.

Quelle pensée ! (Haut.) Voyons ? vous êtes trop émue pour pouvoir lire... donnez-moi cette lettre, je vous la lirai.

Elle veut la prendre.

MADAME VALORY, la retirant.

Non ! vous me tromperiez peut-être. (Décachetant la lettre lentement et avec une sorte de terreur.) Que m'écrit-elle ?... ce qu'elle n'oserait me dire, sans doute ? J'ai peur !



LA MARQUISE, à part.

Moi aussi!...

MADAME VALORY ouvre la lettre, y jette les yeux et pousse un cri de joie.

Ah! madame! madame, écoutez!... (Elle lit.) « Mon adorée, ma vénérée, ma mère... » (S'interrompant pour essuyer ses yeux qu'obscurcissent les larmes.) Elle m'aime encore!... (Embrassant la lettre.) Oh! cher ange!... je me trompais, j'étais folle!... (Avec joie.) Vous voyez? elle m'aime toujours...

LA MARQUISE.

Oui... continuez...

MADAME VALORY, riant et pleurant à la fois.

C'est que je n'y vois pas... (Reprenant.) « Ma mère, quand tu recevras cette lettre... »

Elle continue des yeux, pousse tout à coup un cri épouvantable et s'élanee vers le fond, mais recule à la vue d'Henri et de Mirandal portant Alix dans leurs bras.

## SCÈNE III

LES MÊMES, MIRANDAL, HENRI, et ALIX

sans mouvement.

Mirandal et Henri ont déposé Alix dans un fauteuil, bien en vue du public. — Alix est enveloppée dans une blanche sortie de bal, ses cheveux défaits pendent sur ses épaules. Elle tient dans ses mains crispées et croisées sur sa poitrine des herbes et des fleurs arrachées à la rive.

MADAME VALORY, courant aux deux hommes.

Vous l'avez sauvée!... Ils l'ont sauvée!... (Mirandal détourne la tête, Henri veut parler, sa voix expire dans sa gorge. — Elle s'est élancée vers sa fille et la touche avec égarement.) Comme elle a

froid!... mais elle est glacée; il faut... Claudine... Eh quoi?... personne ne bouge? (Henri laisse échapper un sanglot et laisse tomber sa tête sur le dossier du fauteuil. — Avec une sorte de râle.) Ah!... ma fille est morte! (Avec un calme effrayant.) Oui... oui elle est morte!... et tenez... (Apercevant ce qu'Alix tient dans ses mains.) Ces fleurs! ces herbes arrachées... elle s'est débattue! elle a lutté! (Avec des sanglots.) Elle voulait vivre! elle voulait vivre!

Elle se jette aux pieds d'Alix, et cache sa tête sur ses genoux.

MIRANDAL, bas à la marquise sur une interrogation muette.

Nous sommes arrivés trop tard!... un moment nous avons eu l'espoir... Elle semblait endormie dans les roseaux.

HENRI, avec désespoir.

Et nous étions là, deux hommes!... Nous aurions voulu donner notre vie... Oh! Dieu est impitoyable!...

Depuis un moment, monsieur de Somerive est entré avec Céserane. Tous deux se sont découverts et gagnent lentement la droite.

LA MARQUISE, qui ramasse la lettre d'Alix, que madame Valory avait laissé échapper de ses mains.

Ses dernières volontés, sans doute... notre devoir est de les connaître. (Elle rouvre la lettre, l'émotion l'étouffe. Elle la passe à Henri.) Ah! lisez, vous!

HENRI, lisant.

« Mon adorée, ma vénérée, ma mère. »

Madame Valory relève la tête.

MIRANDAL, s'adressant à elle et d'une voix émue.

Madame, madame, c'est votre fille qui parle!

HENRI, reprenant.

« Ma mère... pardonne-moi le chagrin que je vais te  
 » causer... quand tu recevras cette lettre, je n'existerai  
 » plus!... Je ne regrette pas la vie!... je ne regrette que  
 » toi! . Ma pauvre chérie, je m'explique maintenant  
 » pourquoi tu pleurais si souvent la nuit lorsque tu me  
 » croyais endormie, tu pensais à ta pauvre petite Lu-  
 » cienne!... Tu m'aimais bien pourtant! mais je n'étais  
 » toujours que la plante parasite poussée entre les  
 » pierres du foyer... Elle était la fleur préférée qui par-  
 » fumait la maison... Lucienne, chère et douce créa-  
 » ture!... j'aurais voulu lui demander pardon... Henri!  
 » vous lui parlerez de moi quelquefois... vous la rendrez  
 » heureuse... et de là-haut mon âme vous verra et se  
 » réjouira!! Et maintenant je me mets à genoux pour  
 » terminer cette lettre, car c'est au maître et au juge  
 » que j'adresse ma dernière prière... Monsieur le comte  
 » de Somerive... (Somerive involontairement fait un pas. Henri reprend.)  
 » monsieur le comte de Somerive, soyez clément comme  
 » le Dieu clément lui-même. Jetez un regard de misé-  
 » ricorde sur cette pauvre femme qui a tant souffert à  
 » cause de moi!... Je m'en vais .. Que l'on ne mette pas  
 » même un nom sur ma tombe, et nul ne saura que j'ai  
 » passé dans votre vie!... Oh! mais, par pitié, monsieur...  
 » faites que je ne sois pas morte pour rien!... »

MADAME VALORY, la tête sur les genoux d'Alix.

Ma fille! ma fille!... appelle-moi! appelle-moi!...

LUCIENNE, entrant et courant à Somerive.

Mon père, qu'ai-je appris? Mademoiselle Alix...  
 (Avec un cri en apercevant Alix.) Ah!... (Après un temps et regardant  
 madame Valory.) Malheureuse mère!...

SOMERIVE.

Oui, bien malheureuse!... (La poussant doucement du côté de madame Valory.) Lucienne... va prier avec elle.

Lucienne s'avance, le rideau baisse.

FIN

260308

23

TH. BARRIÈRE & M<sup>ME</sup> DE PRÉBOIS

LA COMTESSE  
DE SOMERIVE

COMÉDIE



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1878

Prix : 2 fr. 50

THE BARRIÈRE & M<sup>rs</sup> DE PRÉBOIS

LA COMTESSE  
DE SOMMERIVE

QUINQUE



PARIS

CALMANN LEVY, ÉDITEUR  
RUE AUBERT, 5, AU BOURG-NEUF, PARIS  
& LA BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Broché in-8.

J. BARRAS de France, Paris, 1870.  
 OUVRES COMPLÈTES, T. II, in-8, 1870.  
 CHARLES DE BENOIST  
 ERNEST RENAN  
 DANIEL STERN  
 LOUIS VIBACH  
 VIEL-CASTEL & FLEURY

H. DE BAILLAC  
 COMTE DE PARIS  
 VICTOR HUGO  
 J. BIGNET

Normal in-8. 1870. 10 s. la volume.

J. BARRAS de France, Paris, 1870.  
 OUVRES COMPLÈTES, T. I, in-8, 1870.  
 J. BARRAS  
 LOUIS VIBACH  
 ERNEST RENAN  
 A. DE PORTMANTIN  
 HENRI RIVIERE  
 ROBERT HUGO  
 YACHER WAGNER  
 GEORGE SAND  
 FRANCISQUE SARRET  
 STÉPHANIE  
 MARIE VIBACH  
 LOUIS VIBACH

ERNEST RENAN  
 BAILLAC  
 TH. BENTON  
 VICTOR HUGO  
 ERNEST RENAN  
 LUDWIG GÄRTNER  
 GUSTAVE HALLER  
 VICTOR HUGO  
 ALPHONSE KARR  
 LAMARTINE  
 PROSPER MÉRIMEE  
 MÉRIMEE  
 NICHET  
 CH. MONTELLI



## NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

### Format in-8°.

<p><b>J. AUTRAN</b> <i>de l'Acad. franç. f. c.</i>  <b>ŒUVRES COMPLÈTES</b>, tome V. — La                  Lyre à sept cordes..... 6 »</p> <p style="text-align: center;"><b>H. DE BALZAC.</b>  <b>ŒUVRES COMPLÈTES</b>, tome XXIV et                  dernier. — CORRESPONDANCE... 7 50</p> <p style="text-align: center;"><b>COMTE DE PARIS</b>                  HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN                  AMÉRIQUE, t. I à IV..... 30 »</p> <p>ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE                  LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. 30 »</p> <p style="text-align: center;"><b>X. DOUDAN</b>                  MÉLANGES ET LETTRES. 2 volumes.... 15 »</p> <p style="text-align: center;"><b>VICTOR HUGO</b>                  LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2<sup>e</sup> série. 2 v. 15</p> <p style="text-align: center;"><b>J. MICHELET</b>                  HISTOIRE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, 3 volumes. 18 »</p>	<p style="text-align: center;"><b>F. PONSARD.</b> <b>f. c.</b>                  ŒUVRES COMPLÈTES. T. III et dern. 7 50</p> <p style="text-align: center;"><b>CHARLES DE RÉMUSAT</b>                  ABÉLARD. 1 volume..... 7 50</p> <p style="text-align: center;"><b>ERNEST RENAN</b>                  DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol. 7 50                  LES ÉVANGILES. 1 volume..... 7 50</p> <p style="text-align: center;"><b>DANIEL STERN</b>                  MES SOUVENIRS. 1 volume..... 7 50</p> <p style="text-align: center;"><b>LOUIS ULBACH</b>                  LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau-                  forte de Hédouin. 1 volume..... 6 »</p> <p style="text-align: center;"><b>VIEL-CASTEL</b> <i>de l'Acad. franç.</i>                  HIST. DE LA RESTAURATION, tome XIX. 6 »</p>
--	---

### Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

<p><b>ÉMILE AUGIER</b> <i>de l'Acad. franç. vol.</i>                  THÉÂTRE COMPLET. T. I à IV..... 4</p> <p style="text-align: center;"><b>BALZAC</b>                  CORRESPONDANCE..... 2</p> <p style="text-align: center;"><b>TH. BENTZON</b>                  LA GRANDE SAULIÈRE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>AL. DUMAS FILS</b> <i>de l'Acad. franç.</i>                  THÉRÈSE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>O. FEUILLET</b> <i>de l'Acad. franç.</i>                  UN MARIAGE DANS LE MONDE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>ERNEST FEYDEAU</b>                  SOUNA..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>JUDITH GAUTIER</b>                  LUCIENNE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>GUSTAVE HALLER</b>                  VÉTU..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>VICTOR HUGO</b>                  QUATRE-VINGT-TREIZE..... 2</p> <p style="text-align: center;"><b>ALPHONSE KARR</b>                  L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>LAMARTINE</b>                  NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>PROSPER MÉRIMÉE</b>                  LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>MÉRY</b>                  LA COMTESSE ADRIENNE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>MICHELET</b>                  L'ÉTUDIANT..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>CH. MONSELET</b>                  LES RESSUSCITÉS..... 1</p>	<p><b>D. NISARD</b> <i>de l'Acad. française vol.</i>                  RENAISSANCE ET RÉFORME..... 2</p> <p style="text-align: center;"><b>J. NORIAC</b>                  LA FALAISE D'HOULGATE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>J. OFFENBACH</b>                  OFFENBACH EN AMÉRIQUE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>OUIDA</b>                  DANS UNE VILLE D'HIVER..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>LYDIE PASCHKOFF</b>                  LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>A. DE PONTMARTIN</b>                  NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XIV..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>HENRY RIVIÈRE</b>                  EDMÉE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>ROBERT HOUDIN</b>                  MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>SACHER MASOCH</b>                  LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI..... 2</p> <p style="text-align: center;"><b>GEORGE SAND</b>                  LÉGENDES RUSTIQUES..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>FRANCISQUE SARCEY</b>                  LE PIANO DE JEANNE..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>STENDHAL</b>                  VIE DE NAPOLÉON..... 1</p> <p style="text-align: center;">* * *</p> <p style="text-align: center;"><b>MARIO UCHARD</b>                  MON ONCLE BARBASSOU..... 1</p> <p style="text-align: center;"><b>LOUIS ULBACH</b>                  MÉMOIRES D'UN ASSASSIN..... 2</p>
---	---

11





